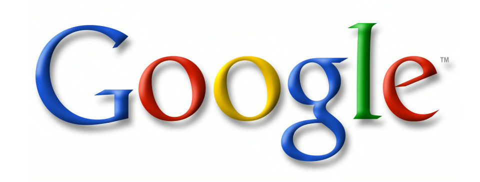
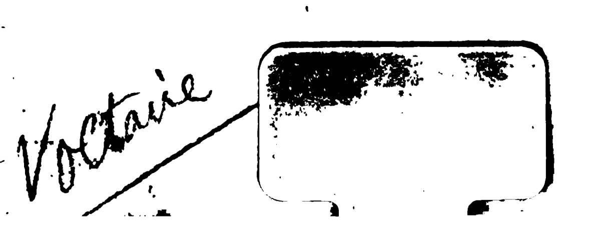

Google

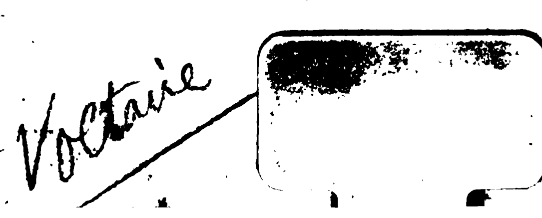



Voltaire

First Edit. scarce.

Maurais [illegible]




Voltaire

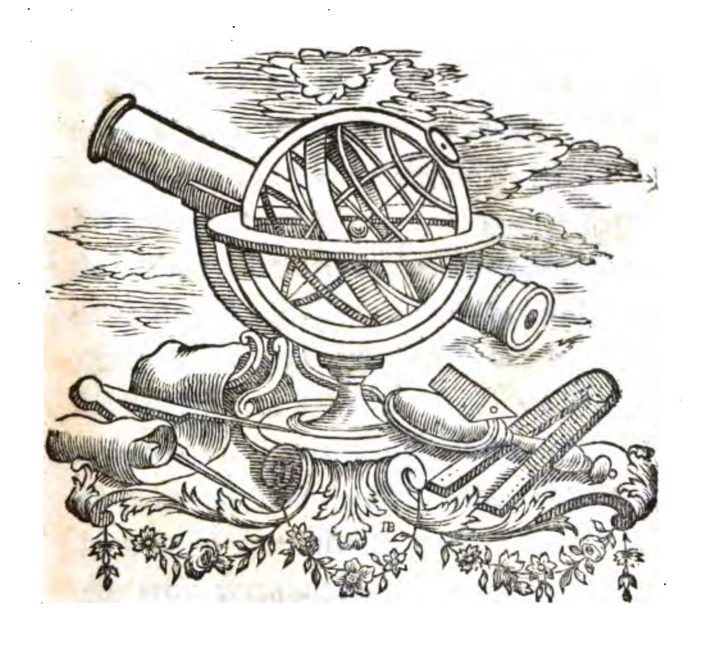
First Edit. Scarce.

Manuais [illegible]

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.



M. DCC. LXIV.

PRÉFACE
DE
CATHERINE VADÉ.

JE pleure encor la mort de mon coufin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole: je le gardais, & je lui difais en pleurant, Ah! mon coufin, voilà ce que c'eft que de ne vous être pas fait inoculer! il en a couté la vie à votre frère Antoine, qui était comme vous une des lumières du fiécle. Que voulez-vous que je vous dife? me répondit Guillaume; j'attendais la permiffion de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop fcrupuleux.

L'état va faire une furieufe perte, lui répondis-je. Ah! s'écria Guillaume, Aléxandre & frère Bertier font morts; Sé-

miramis & la Fillon, Sophocle & Danchet font en pouffière. — Oui, mon cher coufin, mais leurs grands noms demeurent à jamais; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permiffion de donner au public pour le confoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalates l'année paffée ? ils faifaient les délices de notre famille; & Jérôme Carré votre coufin iffu de germain, faifait prefque autant de cas de vos ouvrages que des fiens : ils plairont fans doute *à tout l'univers*, c'eft-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de fi hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare, Ah! ma coufine, penfez-vous que dans les quatre-vingt dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opufcules puiffent trouver place, & que

je puisse surnager sur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très-peu de personnes qui jouïssent de cet avantage. Le destin de la plûpart des hommes est de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous serez distingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules* ? Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaises* est le plus convenable ; la plûpart des choses qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jéro-

me Carré arriva alors dans la chambre, Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérome & moi lui demandames où il voulait être enterré; & voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

» Je sens bien que n'ayant été élevé
» dans ce monde à aucune des dignités
» qui nourrissent les grands sentimens,
» & qui élévent l'homme au-dessus de
» lui-même, n'ayant été ni conseiller du
» roi, ni échevin, ni marguillier, on
» me traitera après ma mort avec très-
» peu de cérémonie. On me jettera dans
» les charniers St. Innocent, & on ne met-
» tra sur ma fosse qu'une croix de bois
» qui aura déja servi à d'autres; mais j'ai
» toujours aimé si tendrement ma pa-
» trie, que j'ai beaucoup de répugnan-
» ce à être enterré dans un cimetière. Il
» est certain qu'étant mort de la maladie
» qui m'attaque, je puerai horriblement,

» Cette corruption de tant de corps qu'on » ensevelit à Paris dans les églises, ou » auprès des églises, infecte nécessaire» ment l'air ; & comme dit très à pro» pos le jeune Ptolomée, en délibérant » s'il recevra Pompée chez lui.

. . . . Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

» Cette ridicule & odieuse coutume » de paver les églises de morts, cause » dans Paris tous les ans des maladies » épidémiques, & il n'y a point de dé» funt qui ne contribue plus ou moins » à empester sa patrie. Les Grecs & » les Romains étaient bien plus sages » que nous : leur sépulture était hors » des villes ; & il y a même aujour» d'hui plusieurs pays en Europe où cette » salutaire coutume est établie. Quel » plaisir ne serait-ce pas pour un bon » citoyen d'aller engraisser, par exem» ple, la stérile plaine des Sablons, & » de contribuer à faire naître des mois-

» ſons abondantes ! Les générations de-
» viendraient utiles les unes aux autres
» par ce prudent établiſſement ; les vil-
» les ſeraient plus ſaines, les terres plus
» fécondes. En vérité, je ne puis m'em-
» pêcher de dire qu'on manque de po-
» lice pour les vivans & pour les morts.

Guillaume parla longtems ſur ce ton. Il avait de grandes vuës pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur propoſai d'acheter les œuvres poſtumes de mon couſin Guillaume; j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère Antoine, & quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain Jérome Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais Guillaume n'avait poſ-

ſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, & Guillaume fut inhumé ſans que perſonne en ſût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu; car encor qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéras comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouïſſait des fruits de ſon génie, & on négligeait l'auteur; c'eſt ainſi, (comme dit le divin Platon) qu'on ſucce l'orange, & qu'on jette l'écorce, qu'on cueille les fruits de l'arbre & qu'on l'abat enſuite. J'ai toujours été frapée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdimes notre bon parent & ami Jérome Carré, ſi connu en ſon tems par la comédie de l'Ecoſſaiſe qu'il diſait avoir traduite pour l'avance-

ment de la littérature honnête ; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait Jérome dans les derniers jours de ſa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère Giroflée ſon confeſſeur.

Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérome, St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous jéſuites, de ſorte que je m'appelle Jérome-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru longtems qu'avec tant de patrons je ne pouvais manquer de rien ſur la terre. Ah frère Giroflée, que je me ſuis trompé ! Il faut qu'il en ſoit des patrons comme des valets, plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous plait, quelle eſt ma *déconvenue*, (car ce mot eſt très

bon, quoi qu'en diſe un poliſſon; Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très facétieux en font ſouvent uſage, il eſt même dans le dictionnaire de l'académie.) Voici donc mon avanture.

On chaſſe les reverends pères Jéſuiſtes, ou Jéſuites, pource que leur inſtitut eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé Régime, après s'être fait feſſer au collège de Ste. Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort. J'ai lû leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vû dans Thomas & dans Raimond à peu près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſi-tôt de ces deux

patrons, & j'ai brulé leurs livres.

Je me suis vû ainsi réduit au seul nom de Jérome; mais ce Jérome, le seul patron qui me restait, ne m'a pas été plus utile que les autres; est-ce que Jérome n'aurait pas de crédit en Paradis? J'ai consulté sur cette affaire un très-savant homme; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit de grosses injures au St. évêque de Jérusalem Jean, & au St. prêtre Rufin, que même il appella celui-ci *hidre* & *scorpion*, & qu'il l'insulta après sa mort: il m'a montré les passages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui est bien désagréable.

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit; Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant, prenez St. François d'Assise. Non, fit Carré, sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci est

une affaire ſérieuſe. Eh bien, prenez St. Dominique. Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de St. Bernard? — Il a trop perſécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère Giroflée lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré; il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que nôtre ami ne connaiſſait pas; ce qui revenait au même; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent; car il ſavait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui avait promis de diſtribuer des aumônes conſidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huiſſiers ne voulurent les

laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme Cardéro se présenta le premier au monarque, se jetta à ses pieds, & lui dit, Grand roi, je suplie vôtre altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette prière? C'est, dit Cardéro, que que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un présent considérable à Cardéro. De là vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à ses saints.*

C'est avec ces sentimens que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume; & je me flatte que Messieurs les Parisiens pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuier,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'avanture eſt digne de mémoire.
Son nom était Meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe

Tout paladin ſut très-mal partagé ;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égli
Sire Robert poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien ;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge ;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
Comme il était aſſez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
Robert avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les ſaints du paradis ;
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre ;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.

Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accolle avec franchiſe;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur
Lui dit Marton. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, & tombe auſſi-tôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait; ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De ſaint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à ROBERT, Où ſont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer; nulle excuſe ne ſert;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert:
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit;
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit:
Allez plaider devant ma femme Berthe,

En tel procès la reine eſt très experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans botes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil
Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
Marton de loin dans un coin ſoupira.
Dans tous les cœurs la pitié trouva place :
Berthe au conſeil alors rémémora,
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit ;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit

De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems desire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à ROBERT aussi-tôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit serment aux genoux de la reine,
De comparaitre au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la facher ? la reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante,
De lui conter ce que plus elle aimait ;
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable se donnait.
Déja sept fois l'astre qui nous éclaire,

Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur ſa maudite affaire.
En un moment tout diſparait, tout fuit.
 Le jour baiſſait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux ; s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée,
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte, & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :

Apprenez - moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
  Le chevalier lui dit, Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
  La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoye,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie ;
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je déſire.
Le bon ROBERT le jura non ſans rire.

Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte-à-côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT apellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames,
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.

Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;
On lui fait place, & voici ſa harangue.

O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connaît toute équité,

Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit Robert, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaictrice.
La reine dit, Tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.
La vieille dit, Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;

C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime:
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux:
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe:
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait, Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit,
Vous le voyez, ô reine! il me mépriſe;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle:

On en vaut mieux, on orne ſon eſprit;
On ſait penſer, & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur?
La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire:
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe,
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats;
Et croyez moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes deſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée,
A ſa chaumière, où ce noble himenée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jetter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
Sa tendre épouſe en trottant avec lui,
Lui rappellait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vû le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi,
L'ampoule ſainte & le céleſte crême,
Dont ce grand roi fut oint dans ſon batême.

Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions;
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui; ſans couper le fil de l'avanture,
Faiſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que poſſédait l'affreuſe avanturière
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin,
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux:
Du triſte époux les regards ſe baiſſèrent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaiſans & délicats,
Par ces bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,

Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vint avec elle au lit:
Le déſeſpoir, la fureur le poſſède
A cette criſe: il ſouhaite la mort;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
  Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous, & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible?
A Rome on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflit,
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette
Froid comme glace au bord de ſa couchette;
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,

Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, Ah! ROBERT, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu!
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah! le plaiſir m'enyvre malgré moi;
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi!
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourrai-je? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage:
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.

Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante,
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vû de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe;
J'avais raiſon; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider:
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,

Une

Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais & moi-même,
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or, maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eu les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans son tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets, aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voisins, & toute la famille,

Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
 On a banni les démons & les fées ;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité ;
Le raiſonner triſtement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le dieu du jour en ses douzes voyages
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encor assiégés des orages,
Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
Nos loisirs sont plus doux par nos amusemens.
Je suis vieux, je l'avouë, & je n'ai point de honte
De gouter avec vous le plaisir des enfans.

Dans Bénevent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, yvre de son pouvoir,
Elevé comme un sot, & sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet état assez mince;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur;
Tous trois se rélayaient. On lui faisait acroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénevent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:

Qu'il pouvait conquerir l'Italie & la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrein pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & ſotement tranquille,
Entouré de boufons, & d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé; le maitre n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maitre & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſère accablait la province;

Elle était dans les pleurs , Alamon dans l'ennui;
Les tirans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ,
Il voulut qu'il aimat pour en faire un bon princ.
Il vit la jeune Amide , il la vit , l'entendit ;
Il commenca de vivre , & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau , bien fait , & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur Madré découvrit le miſtère ;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent ,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux ſcélerats qui tremblaient que leur maitre
Ne ſe connût un jour , & vint à les connaitre ,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet , & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon
Vainement attendri , s'arrachait à ſes charmes ,
Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché ,
Commençant à s'ouvrir n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend, Bas les armes,
A la fuite , à la mort , combattons , tout périt ,
Alla , San Germano , Mahomet , Jéſus-Chriſt :
On voit un peuple entier fuyant de place en place ;
Un guerrier en turban , plein de force & d'audace ,
Suivi de Muſulmans , le cimeterre en main ,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin ,
Portant dans le palais le fer avec les flammes ,

Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénevent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent;
La mort le dévançait, & dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec Saint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaines,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étaient Monſeigneur & ſes referendaires,
Enchainés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toujours ſe ſignant, & diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, & ſe mourait de peur.

Quand tout fut garoté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux, & les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature,
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs, ainſi que la figure,
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des Muſulmans le duc fut le partage;

Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon age;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier;
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il domta la pareſſe,
Son aviliſſement fit naitre ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déja paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
   Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouïr, il s'écria, Perfide!
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien compren-
dre;

Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble
& tendre,
Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit,
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; vôtre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'espérance.
Amide comparut devant son excellence;
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouïssance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre, irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère;
Et pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire,
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la premiére

Eſt de faire donner deux cent coups d'étriviére
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, ſeigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litiére,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala repliqua: Vos deſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait; le très indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maitre,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
De tous les priſonniers, & de tout Bénevent.
Et le jeune Alamon gouta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle,
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidelle,
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnète homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puis que vous avez tort, demandez lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie,
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours;
Hâtez-vous; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſiéme journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours.

Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux;
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur
Tout eſclaves qu'ils ſont des ſentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros, ſitôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.

Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraichement ſortis de leurs ſales priſons;
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels: le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maitre;

Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtresse ;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace,
D'avoir dévelopé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe :
Je vous suis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; & si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états ;
Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

L'EDU-

L'EDUCATION
D'UNE FILLE.

MEs amis, l'hyver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude:
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude:
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat:
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture:
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture;

Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, & non pas médisante.
Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis son batême eut le nom d'Isabelle :
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle.
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au soufle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon par les saints abhorrés,
Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.
Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret loin des profanes yeux
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;

La lune fait aimer ſes rayons favorables ;
Les filles en ce tems goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiéte, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès ;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'avanture,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer,
Ne penſant point encor & cherchant à penſer :
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de miſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.

Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci,
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire:
André fait des heureux! & de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse: elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien:
Elle se composa: puis répondit, Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille,
Et depuis quelque tems, j'ai choisi S. André;
Je lui suis très-dévote: il m'en sait fort bon gré:
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières;
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.
A quelque tems de-là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,

Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait, quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enyvré.
Gertrude les ſurprit, & ſe mit en colère.
La fille répondit: Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi S. Denis, comme vous S. André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains:
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre;
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle au monde, préſentée
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappella pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours:
Les plus honnêtes gens y paſſèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES

LES TROIS MANIÉRES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable!
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable!
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros des vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène,
Etait de couronner, dans ces jeux solemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels:
En présence du peuple on leur rendait justice.

Ainſi j'ai vu Villars, ainſi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtiſan quelquefois cenſura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainſi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout ſur ſon paſſage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Echile, avant que Melpomène
Sur ſon cothurne altier vint parcourir la ſcène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour ſa maitreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites;
De ne pas dire un mot qui ſentit l'orateur,
De n'exagerer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grèce tranquile.
C'était, s'il m'en ſouvient, ſous l'arconte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils se turent;
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils,
Prêtait à la dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie,
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille,
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Elevé dans son art, & qui saurait le mieux
Animer sur la toile & chanter sur la lire
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture,

Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître:
L'amour forma ſon cœur, les graces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître,
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit!
Quand mon père eut formé le deſſein tirannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique;
Puiſqu'il nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, deſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe.
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes allarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt; & j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frape, arrive à grands pas,
Aportant un tableau d'une main inconnuë :
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vuë :
C'était moi. Je semblais respirer & parler ;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, & mes yeux, tout annonçait que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie ; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps ;
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit, Est elle à moi ?

L'amour ſeul eſt ſon peintre, & voilà ſon ouvrage.
C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brulait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court ; il va fraper ; je vis l'affreux moment,
Où le traitre à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth reſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abbat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait
Elle en aimait encor ſon amant davantage.

Téone ſe leva : Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon avanture,
En vers moins allongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaiſſez tous Agaton,
Il eſt plus charmant que Nirée.
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde jouë était parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Citerée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris,

S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achile.
Un soir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Ciclade,
Ma tante & moi goutions sur l'eau
Le plaisir de la promenade ;
Quand de Lidie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frape ;
Il me trouve un air assez beau ;
Il laisse ma tante, il me hape,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée,
Que de Lidie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,

S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agaton
S'amuſat à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'avanture
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déja fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.

Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais gouté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ſerrail de Lidie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux ſeuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer
Quand on eſt ſous les yeux du maitre.
Le ſoir le ſatrape amoureux,
Dans mon lit ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut pour appaiſer ſes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car vôtre amie,
Comme vous eſt fort à mon gré;
J'aime beaucoup la compagnie;

Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon,
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses;
Et je tremblais pour Agaton;
Mais mon Grec d'une main guerriére,
Le saisissant par la criniére,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette maniére.

Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
Faites bien signe à vôtre escorte
De ne suivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons nous sur mon esquif.
J'aurai sur vous l'œil attentif;
Point de geste, point de langage;
Au premier signe un peu douteux,
Au clignement d'une paupiére,
A l'instant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviére.

Le satrape était un seigneur

Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéïſſance.
Lors qu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquames avec nous.
Si-tôt que nous fumes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpèce :
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit ; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;

Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient
plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, & semblaient négligées;
Le rithme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amatonte;
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour,
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & sa loi douce & pure,
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels;
Les dieux sont bons; les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,

Irait finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer conſtamment?
Et ſi jamais à la faibleſſe en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal, mais faut-il qu'on la noye?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joye,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, & ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faiſait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous reſpirions ces feux
Dont autrefois a brulé la déeſſe.
L'aſtre des cieux en commençant ſon cours,
En l'achevant contemplait nos amours;
La nuit ſavait quelle était ma tendreſſe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traitre,

D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connaitre.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diſtila les poiſons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monſtres de ma patrie
Nez de l'enfer, hélas ! rentrez y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez moi de vous déveloper
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrette ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déeſſe en vain j'eus mon recours ;
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait aux lieux de mon trépas,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle

Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle.
C'en était fait ; mon amant dans les flots
S'était jetté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort ! ma seule envie,
Mon seul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre.
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile est mort - & c'est pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il se console aux rives du Cocite ;
Quand sa moitié ne se console pas.
Que cette main qui tremble & qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe,

„ Athè-

„ Athène & moi couronnons mon amant.
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent ;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils panchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage.

THÉLÉME ET MACARE.

Thélème eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maitreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.

En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa deſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizare.
Comment ce Macare eſt-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſçu plaire.
On lui dit, Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez vôtre affaire,
Et les gens de ce caractère,

Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, Madame,
Nous avons longtems attendu
Ce bel objet de vôtre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vû.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde;
Ceſſez de courir à la ronde
Après vôtre amant échapé;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,

Et je ſuis ſon ſeul élément:
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſotiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, Sur nos avis
Vous pouriez vous tromper peut-être;
Macare n'eſt qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vite:
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte:
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre;
Mais les noirs ſuivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau

Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flateur de le paraitre,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au deſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés

Connaitront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, * c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd ; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie ;
Pour te garder il faut ſavoir
Se cacher, & cacher ſa vie.

* Feu Mr. *Vadé* a fait à ſes lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavaient que *Macare* eſt le bonheur, & *Thélème* le déſir ou la volonté.

AZOLAN.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune Muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Méque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.

Les honneurs vont t'environner,
Quand tu ſeras en exercice.
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chaſtement.
  Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'égliſe,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penſer faire une ſotiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
  Tant d'honneurs & tant d'opulence,
N'étaient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;

Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Méque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage ;
La ſeule Amine aura mon cœur,
Soyons heureux dans mon village.
L'Arcange auſſi-tôt deſcendit,
Pour lui reprocher ſa faibleſſe :
Le tendre amant lui répondit ;
Voyez ſeulement ma maîtreſſe ;
Vous vous êtes moqué de moi,
Nôtre marché fit mon ſuplice ;
Je ne veux qu'Amine & ſa foi.
Reprenez vôtre bénéfice.
Du bon prophête Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel ;
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel,
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUand Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers en ſon humide cour,
Ayant apris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.

Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très maltraité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas longtems.
Elle avait eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatire, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos émplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon père,
L'autre un ſatire; & bien peu d'entre nous,
Sont deſcendus du dieu de la lumière.

De nos parens nous tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu râre, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LE BLANC
ET
LE NOIR.

TOut le monde, dans la province de Candahar, connait l'avantuce du jeune Ruſtan. Il était fils unique d'un Mirza du pays; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le Mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune Ruſtan à une demoiſelle, ou Mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Kaboul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, & incomparablement plus fréquentée que celles de Baſſora & d'Aſtracan; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares piéces de ſon tréſor; l'une était un diamant gros comme

le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, & qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un Faquir de ſon Alteſſe lui vola ces deux bijoux; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneuſement ces deux piéces, lui dit-il, vôtre deſtinée en dépend. Il partit alors, & on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au déſeſpoir réſolut d'aller voir à la foire de Kaboul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût ſon diamant & ſon arme. Il menait ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait ſi bien cacher, elle l'avait enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la Chine.

Ruſtan & elle ſe virent à Kaboul; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, & toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe pour gage de ſon amour lui donna ſon diamant, & Ruſtan lui promit à ſon départ de l'aller voir ſecrettement à Cachemire.

Le jeune Mirza avait deux favoris qui lui ſervaient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres d'hôtel, & de valets de chambre. L'un s'appellait Topaze; il était beau, bien fait, blanc comme une Circaſſienne, doux & ſerviable comme un Arménien, ſage comme un Guèbre. L'autre ſe nommait Ebène; c'était un Nègre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que Topaze, & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. Topaze tacha de l'en détourner avec le zèle circonſpect d'un ſerviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui repréſenta tout ce qu'il hazardait. Comment laiſſer deux familles au déſeſpoir, comment mettre le couteau dans le cœur de ſes parens? Il ébranla Ruſtan, mais Ebène le raffermit & leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un ſi long voyage. Le ſage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter; Ebène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de ſon maître, en fit faire un faux tout ſemblable qu'il remit à ſa placc, & donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ſes roupies, tout fut prêt

pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage, on monta à cheval. Topaze dit à son maître, J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur vôtre entreprise; mais après avoir remontré il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. Rustan y consentit. L'oracle répondit, *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* Rustan ne comprit rien à cette réponse. Topaze soutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ebène toujours complaisant lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encor un autre oracle dans Kaboul; ils y allèrent. L'oracle de Kaboul répondit en ces mots, *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas; si tu es Rustan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encor plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait Topaze: Ne redoutez rien, disait Ebène; & ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion & l'espérance.

Au sortir de Kaboul, on marcha par une grande forêt, on s'assit sur l'herbe pour manger, on

laiſſa les chevaux paître. On ſe préparait à décharger l'éléphant qui portait le diner & le ſervice, lorſqu'on s'aperçut que Topaze & Ebène n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle; la forêt retentit des noms d'Ebène & de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, & rempliſſent la forêt de leurs cris; ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Ruſtan, qu'un vautour qui ſe battait avec un aigle, & qui lui ôtaît toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de Ruſtan; il alla à pied ſur le lieu; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon éléphant encor tout chargé de ſon bagage qui était aſſailli par un gros rinocerot. L'un frapait de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rinocerot lâcha priſe à la vue de Ruſtan; on ramena ſon éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage, s'écriait Ruſtan. Les valets étaient conſternés, & le maître au deſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher nègre, & le ſage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi léger à la courſe que les ânes de cette eſpèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune Mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, Tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, & careſſa. Ruſtan monte deſſus après avoir diné, & prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques qui ſuivent, les uns à pied, les autres montés ſur l'éléphant.

A peine était-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Kaboul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſacades, ſerrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Kaboul.

Ruſtan ſuait, ſe démenait, ſe deſeſpérait,

quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit, Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous méne où vous ne voulez pas aller; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. Rustan remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent; il rejoint sa caravane, & se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il est arrèté par un torrent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouïssaient la vue, & glaçaient le courage; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Rustan, que Topaze n'ait eu raison de blâmer mon voyage, & moi grand tort de l'entreprendre; encor s'il était ici, il me pourait donner quelques bons avis. Si j'avais Ebène, il me consolerait, & il trouverait des expédiens: mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation

de ſa troupe: la nuit était noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin, la fatigue & l'abatement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Eſt-il poſſible ? eſt-ce un ſonge? quel prodige! quel enchantement! oſerons-nous paſſer? Toute la troupe ſe mettait à genoux, ſe relevait, allait au pont, baiſait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, poſait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extaſe, & Ruſtan diſait, Pour le coup le ciel me favoriſe: Topaze ne ſavait ce qu'il diſait; Les oracles étaient en ma faveur; Ebène avait raiſon; mais pourquoi n'eſt-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! tant mieux! s'écria Ruſtan, Dieu ſoit loué, le ciel ſoit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un ſimple gentilhomme; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ſerai prince de Cachemire; c'eſt ainſi qu'en *poſſédant* ma maîtreſſe je ne *poſſéderai* pas mon petit marquiſat à Candahar.

Je ſerai Ruſtan, & je ne le ſerai pas, puiſque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même : je ſuis trop heureux ; mais pourquoi Ebène n'eſt-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encor quelques paraſanges avec la plus grande allégreſſe ; mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contreſcarpe, & plus haute que n'aurait été la tour de Babel, ſi elle avait été achevée, barra entiérement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria, Dieu veut que nous périſſions ici ; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Ruſtan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuiſante douleur, l'abattement le plus accablant ſuccédaient dans l'ame de Ruſtan à la joye immodérée qu'il avait reſſentie, aux eſpérances dont il s'était enyvré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage. O ciel !

ô Dieu paternel! faut-il que j'aye perdu mon ami Topaze?

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, & en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivants deſeſpérés; voilà la baze de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voute éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouïs; & Rûſtan de s'écrier, & ſes gens de ſe jetter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverſe, & de crier miracle! & de dire, Ruſtan eſt le favori de Vitſnou, le bien-aimé de Brama, il ſera le maître du monde. Rûſtan le croyait, il était hors de lui, élevé au deſſus de lui-même. Ah! Ebène, mon cher Ebène! où êtes-vous? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles? comment vous ai-je perdu? belle princeſſe de Cachemire? quand reverrai-je vos charmes?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voute de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruiſſeaux; & au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vuë; & au bout de ces allées,

une riviére, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend partout des concerts de voix & d'inſtrumens; il voit des danſes; il ſe hâte de paſſer ſur un des ponts de la riviére; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays?

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit, Vous êtes dans la province de Cachemire; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaiſirs; nous célébrons les noces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur Barbabou, à qui ſon père l'a promiſe; que Dieu perpétue leur félicité! A ces paroles Ruſtan tomba évanoui, & le ſeigneur Cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie; il le fit porter dans ſa maiſon, où il fut longtems ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton. Ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ſes eſprits, pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, & s'écriait de tems en tems, Topaze, Topaze, vous aviez bien raiſon!

L'un des deux médecins dit au ſeigneur Cachemirien, Je vois à ſon accent que c'eſt

un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien; il faut le renvoyer chez lui; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou; confiez le moi, je le raménerai dans sa patrie, & je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il falait le mener aux noces de la princesse, & le faire danser. Pendant qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces; les deux médecins furent congédiés, & Rustan demeura tête à tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanouï devant vous; je sais que cela n'est pas poli; je vous suplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses avantures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de Vitsnoü & de Brama, lui dit-il, aprenez-moi quel est cet heureux Barbabou qui épouse la princesse de Cachemire, pourquoi son père l'a choisi pour gendre, & pourquoi la princesse l'a accepté pour époux?

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté Barbabou: au contrai-

re, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie ſon mariage ; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais, elle ne veut voir aucune des réjouïſſances qu'on fait pour elle. Ruſtan en entendant ces paroles ſe ſentit renaître, l'éclat de ſes couleurs que la douleur avait flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant & un javelot, qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le ſais très bien, dit Ruſtan. Aprenez donc, dit l'hôte, que nôtre prince au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait longtems chercher par toute la terre, à promis ſa fille à quiconque lui raporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur Barbabou qui était muni du diamant, & il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, béguaia un compliment, prit congé de ſon hôte, & courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devait faire la cé-

rémonie. Il arrive au palais du prince ; il dit qu'il a des chofes importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince eft occupé des préparatifs de la noce. C'eft pour cela même, dit-il, que je veux lui parler ; il preffe tant qu'il eft introduit. Monfeigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire & de magnificence ! vôtre gendre eft un fripon.

Comment ? un fripon ! qu'ofez-vous dire ? eft-ce ainfi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choifi ? Oui, un fripon, reprit Ruftan ; & pour le prouver à votre alteffe, c'eft que voici votre diamant que je vous raporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamants ; & comme il ne s'y connaiffait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamants, dit-il, & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir Barbabou, & lui demanda s'il ne l'avait point trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté fon diamant d'un Arménien ; l'autre ne difait pas de qui il tenait le fien ; mais il propofa ; un expédient ; ce fut qu'il plût à fon alteffe de le faire

combattre ſur le champ contre ſon rival. Ce n'eſt pas aſſez que vôtre gendre donne un diamant, diſait-il, il faut auſſi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouſe la princeſſe? Très-bon, répondit le prince, ce ſera un fort beau ſpectacle pour la cour; battez-vous vite tous deux; le vainqueur prendra les armes du vaincu, ſelon l'uſage de Cachemire, & il épouſera ma fille.

Les deux prétendants deſcendent auſſi-tôt dans la cour. Il y avait ſur l'eſcalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait, Battez-vous, battez vous; la pie, Ne vous battez pas. Cela fit rire le prince; les deux rivaux y prirent garde à peine; ils commencent le combat; tous les courtiſans faiſaient un cercle autour d'eux. La princeſſe ſe tenant toujours renfermée dans ſa tour, ne voulut point aſſiſter à ce ſpectacle; elle était bien loin de ſe douter que ſon amant fût à Cachemire; & elle avait tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne voulait rien voir. Le combat ſe paſſa le mieux du monde; Barbabou fut tué roide, & le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, & que Ruſtan était fort joli:

c'eſt preſque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe & le caſque du vaincu, & vint, ſuivi de toute la cour, au ſon des fanfares, ſe préſenter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Tout le monde criait, Belle princeſſe, venez voir votre beau mari qui a tué ſon vilain rival; ſes femmes répétaient ces paroles. La princeſſe mit par malheur la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en déſeſpérée à ſon coffre de la Chine, & tira le javelot fatal, qui alla percer ſon cher Ruſtan au défaut de la cuiraſſe; il jetta un grand cri, & à ce cri la princeſſe crut reconnaitre la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. Ruſtan était déja tombé tout ſanglant dans les bras de ſon père. Elle le voit: ô moment! ô vue! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur ni la tendreſſe, ni l'horreur; elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe; Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baiſers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce

dans ſon cœur, & meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rapeller à la vie; elle n'était plus; il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ces deux diamants funeſtes; & tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais Ruſtan enſanglanté qui avait encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La premiére choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt Topaze & Ebène. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? peut-être la princeſſe vivrait encore ſi vous aviez été près du malheureux Ruſtan. Je ne vous ai pas abandonné un moment, dit Topaze: J'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah! que dites-vous? pourquoi inſulter à mes derniers moments? répondit Ruſtan d'une voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze; vous ſavez que je n'aprouvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles ſuites. C'eſt moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour & qu'il a déplumée; j'étais

l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans vôtre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez vôtre père ; c'eſt moi qui ai égaré vos chevaux ; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empèchait de paſſer ; c'eſt moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin ſi funeſte ; j'étais le médecin qui vous conſeillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui l'a déplumée, le rinocerot qui lui donnait cent coups de corne, le vilain qui battait l'ane rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à vôtre perte ; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé ; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée ; je ſuis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! ſouvien toi des oracles, dit Topaze ; *ſi tu vas à l'orient, tu ſeras à l'occident.* Oui, dit Ebène, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as poſſédé, & tu ne poſſédais pas* ; car tu avais le diamant, mais il était

faux, & tu n'en ſavais rien. Tu ès vainqueur, & tu meurs; tu ès Ruſtan, & tu ceſſes de l'ètre: tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, & quatre aîles noires celui d'Ebène. Que vois-je? s'écria Ruſtan. Topaze & Ebène répondirent enſemble, Tu vois tes deux génies. Eh! Meſſieurs, leur dit le malheureux Ruſtan, de quoi vous mêliez-vous? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'eſt la loi, dit Topaze, chaque homme a ſes deux génies, c'eſt Platon qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété enſuite; tu vois que rien n'eſt plus véritable: moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidélement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne; & puis comment oſes-tu dire que tu ès mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laiſſes mourir moi & ma maîtreſſe miſérablement? Hélas! c'était ta deſtinée, dit Topaze. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant,

à

à quoi un génie eſt-il bon ? Et toi, Ebène, avec tes quatre aîles noires, tu ès apparemment mon mauvais génie. Vous l'avez dit, répondit Ebène. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe ? Non, elle avait le ſien; & je l'ai parfaitement ſecondé. Ah ! maudit Ebène, ſi tu ès ſi méchant, tu n'apartiens donc pas au même maître que Topaze ? Vous avez été formés tous deux par deux principes différents, dont l'un eſt bon, & l'autre méchant de ſa nature ? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit Ebène, mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible, ou non poſſible, repartit Ebène, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas ! dit Topaze, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin là a encor la malice de te faire diſputer pour allumer ton ſang, & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne ſuis guère plus content de toi que de lui, dit le triſte Ruſtan. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal; & toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant; il y a quelque choſe là

deſſous que je ne comprens pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit Ruſtan. C'eſt ce que nous verrons, dit Topaze. Alors tout diſparut. Ruſtan ſe retrouva dans la maiſon de ſon père dont il n'était pas ſorti, & dans ſon lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur, tout égaré ; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre Topaze accourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie ? s'écria Ruſtan : la belle princeſſe de Cachemire en réchapera-t-elle ? — Monſeigneur rêve-t-il ? répondit froidement Topaze.

Ah ! s'écriait Ruſtan, qu'eſt donc devenu ce barbare Ebène avec ſes quatre aîles noires ? c'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle ; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre ? Le ſcélerat ! il y a ſix mois entiers qu'il me perſécute ; c'eſt lui qui me mena à cette fatale foire de Kaboul ; c'eſt lui qui m'eſcamota le diamant que m'avait donné la princeſſe ; il eſt ſeul la cauſe de mon voyage, de la mort de ma princeſſe, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit Topaze, vous n'avez jamais été à Kaboul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collège. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née; & vous vous portez à merveille.

Comment? il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, ane rayé, médecin & pie? Monseigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez vôtre profit.

Tu te moques de moi, reprit Rustan; combien de tems ai-je dormi? Monseigneur, vous n'avez encor dormi qu'une heure. Eh bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aye été à la foire de Kaboul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aye fait le voyage de Cachemire, & que

nous ſoyons morts Barbabou, la princeſſe & moi ? Monſeigneur, il n'y a rien de plus aiſé & de plus ordinaire, & vous auriez pu réellement faire le tour du monde, & avoir beaucoup plus d'avantures en bien moins de tems.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite par Zoroaſtre ? cependant, cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à Brama de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure que de les étendre dans l'eſpace de huit cent mille années. C'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le tems tourne ſur une roue dont le diamètre eſt infini. Sous cette roue immenſe ſont une multitude innombrable de roues les unes dans les autres ; celle du centre eſt imperceptible, & fait un nombre infini de tours préciſément dans le même tems que la grande roue n'en achève qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de tems que la cent-milliéme partie d'une ſeconde ; & on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit Rustan. Si vous voulez, dit Topaze, j'ai un perroquet qui vous le fera aisément comprendre. Il est né quelque tems avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ; cependant il n'a encore qu'un an & demi : il vous contera son histoire qui est fort intéressante.

Allez vîte chercher vôtre perroquet, dit Rustan, il m'amusera, jusqu'à ce que je puisse me rendormir. Il est chez ma sœur la religieuse, dit Topaze, je vais le chercher, vous en serez content ; sa mémoire est fidèle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, & sans faire des phrases. Tant mieux, dit Rustan, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi.

NB. *Mademoiselle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le porte-feuille de feu son cousin Antoine Vadé auteur de ce conte. C'est grand dommage, vu le tems auquel vivait ce perroquet.*

JEANNOT
ET
COLIN.

PLusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége, & par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé, & Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui après avoir payé la taille, le taillon, les aides & gabelles, le sou pour livre, la capitation & les vingtiémes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étaient fort jolis pour des Auvergnacs ; ils s'aimaient beaucoup ; & ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur aporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à monſieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit, & ne fut point jaloux : mais Jeannot prit un air de ſupériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, ſe regarda au miroir, & mépriſa tout le monde. Quelque tems après un valet de chambre arrive en poſte, & apporte une ſeconde lettre à monſieur le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monſieur ſon père, de faire venir monſieur ſon fils à Paris. Jeannot monta en chaiſe en tendant la main à Colin avec un ſourire de protection aſſez noble. Colin ſentit ſon néant, & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire doivent ſavoir que monſieur Jeannot le père avait acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'eſt parce qu'on eſt heureux. Monſieur Jeannot était bien fait, ſa femme auſſi, & elle avait encor de la fraicheur. Ils

allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorſque la fortune qui élève & qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un entrepreneur des hopitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monſieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entrepriſe ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller ; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne ſavent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard, & font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt monſieur de la Jeannotière, & qui ayant acheté un marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école monſieur le marquis ſon fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à ſon ancien camarade, *& lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne

lui fit point de réponſe. Colin en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air, & qui ne ſavait rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils aprit le Latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à diner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord ; monſieur, comme vous ſavez le Latin, & que vous êtes un homme de la cour. — Moi, Monſieur, du Latin ! je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, & bien m'en a pris : il eſt clair, qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grace ; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le Latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon ? dit madame. Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde ; & vous voyez



bien que s'il ſavait le Latin, il ſerait perdu. Jouë-t-on, s'il vous plait, la comédie & l'opéra en Latin? Plaide-t-on en Latin quand on a un procès? Fait-on l'amour en Latin? Monſieur ébloui de ces raiſons paſſa condamnation, & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point ſon tems à connaître Ciceron, Horace, & Virgile. Mais qu'aprendra-t-il donc? car encor faut-il qu'il ſache quelque choſe; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui ſervira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monſieur le marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, & on va très commodément de Paris en Auvergne ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, repliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience, qu'on appelle, je crois, l'aſtronomie. Quelle pitié! repartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? & faudra-t-il que monſieur le marquis ſe tuë à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanac, qui lui

enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les princeſſes de l'Europe?

Madame fut entiérement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joye; le père était très indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? diſait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on conſultait; & s'il ſait *les moyens de plaire*, il ſaura tout: c'eſt un art qu'il apprendra chez madame ſa mère, ſans que ni l'un ni l'autre ſe donnent la moindre peine.

Madame à ce diſcours embraſſa le gracieux ignorant, & lui dit. On voit bien, monſieur, que vous êtes l'homme du monde le plus ſavant; mon fils vous devra toute ſon éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne ſerait pas mal qu'il ſût un peu d'hiſtoire. Hélas! madame, à quoi cela eſt-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux beaux eſprits, ne ſont que des fables convenuës; & pour les modernes c'eſt un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur vôtre fils que Charlema-

gne ait inſtitué les douze pairs de France, & que ſon ſucceſſeur ait été bègue ?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles ; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, & celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes & des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie en vérité n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur & madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entiérement de ſon avis.

Un ſeigneur comme monſieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra

chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune ſeigneur heureuſement né, n'eſt ni peintre, ni muſicien, ni architecte, ni ſculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer; il ſuffit que monſieur le marquis ait du goût; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui; & c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire que les gens de qualité, (*j'entends ceux qui ſont très-riches*) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent, & qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit; Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès? S'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil? s'informe-t-on à ſouper ſi Clodion le chevelu paſſa le Rhin? Non ſans doute, s'écria la marquiſe de la Jeannotiére, que ſes charmes avaient

initié quelquefois dans le beau monde, & monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, madame? ne serait-ce point la botanique? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, & finissait par un *on*. Ah! j'entends, madame, c'est le blason; c'est à la vérité une science fort profonde: mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portiéres de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; & vous savez que tout ce qui devient commun est peu fèté. Enfin après avoir examiné le fort & le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se dévelopa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeunesse jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; & ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un Vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre; *les charmes & les allarmes* dans un troisiéme. Mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne falait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson, & il fut mis dans *l'année littéraire* au rang des la Fâre, des Chaulieux, des Hamiltons, des Sarrazins & des Voitures.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, & donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, & se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui

avoir pas fait aprendre le Latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère qui avait des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils; & en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parents s'épuiſaient encor davantage à vivre en grands ſeigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſureté les grands biens de Mr. & de Madame de la Jannotiére, en ſe les appropriant, & en épouſant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduiſit par degrés, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conſeils; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage. Les parents éblouïs de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouſer une femme qu'il adorait, & dont

il

il était aimé ; les amis de la maiſon les félicitaient, on allait rediger les articles en travaillant aux habits de noce & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de ſa charmante épouſe, que l'amour, l'eſtime & l'amitié allaient lui donner; ils goutaient dans une converſation tendre & animée les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuſe; lorſqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huiſſiers déménagent la maiſon de monſieur & de madame; tout eſt ſaiſi par des créanciers; on parle de priſe de corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, que c'eſt que ça, ce que c'eſt que cette avanture là; oui, dit la veuve, allez punir ces coquins là, allez vite. Il y court, il arrive à la maiſon; ſon père était déja empriſonné : tous les domeſtiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes; il ne lui reſtait rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes & de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut longtems pleuré avec la mère, il lui dit enfin ; ne nous desespérons pas ; çette jeune veuve m'aime éperduement, elle est plus généreuse encor que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous Mr. de la Jannotiére, que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme, & dites lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, & je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien apris, & vous ètes la premiére cause de mon malheur ; & il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère, c'était un téatin très accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la premiére considération; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Eh mon Dieu, monsieur le marquis, où est vôtre carosse? comment se porte la respectable madame la marquise vôtre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le téatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante; mon fils, voilà où Dieu vous voulait, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grace à vôtre mère de la réduire à la mendicité? Oui, monsieur. Tant mieux, elle est sure de son salut. Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouïr; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, & apprit mieux à connaitre le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à

l'antique, eſpéce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſiérement vétu; c'était un viſage rond & frais qui reſpirait la douceur & la gayeté. Sa petite femme brune & aſſez groſſiérement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le marquis immobile, abimé dans ſa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'eſt là Jeannot. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête; C'eſt Jeannot lui-même, c'eſt Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un ſaut & court embraſſer ſon ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte & les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri lui conta en ſanglotant une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hotellerie où je loge me conter le reſte, lui dit Colin, embraſſe ma petite femme, & allons diner enſemble.

Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? vous appar-

tient-il? Oui, tout eſt à moi & à ma femme. Nous arrivons du païs; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en utenciles néceſſaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons nôtre ami Jeannot. Ne ſois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au païs, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile, je te mettrai de part, & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur & la joie, la tendreſſe & la honte; & il ſe diſait tout bas; tous mes amis du bel air m'ont trahi, & Colin que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! la bonté d'ame de Colin dévelope dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encor étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père & ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit Colin, & quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires, ſes créanciers voyant qu'il n'a

plus rien, s'accommoderont pour peu de chofe; je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prifon. Jeannot retourna dans fa patrie avec fes parens, qui reprirent leur première profeffion. Il époufa une fœur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère le rendit très heureux. Et Jeannot le père, & Jeannote la mère, & Jeannot le fils, virent que le bonheur n'eft pas dans la vanité.

CHANT

DÉTACHÉ D'UN POEME ÉPIQUE,

De la composition de Jérome Carré, trouvé dans ses papiers, après le décès dudit Jérome.

LA Providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse,
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
a) Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse,
De tous ses droits son père le priva.
Un avocat de Paris près Gonesse *b*),
Conclut sa perte, un crieur l'ajourna *c*).
De ses beaux lys un chef Anglais s'orna,
Il fut errant, manqua souvent de messe,
Et de diner; rarement séjourna

a) Le duc de Bourgogne qui assassina le duc d'Orléans; mais le bon Charle le lui rendit bien au pont de Montereau.

b) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre dans tout l'univers par ses boulangers & par plusieurs combats, mais surtout par la meilleure manufacture de draps qu'il y eût alors en France.

c) Charles VII. adjourné à la table de marbre.

En même lieu. *d*) Mère, oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page Anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; & l'enfer déchaina
Un Conculix qui par magique adreſſe
Pour quelque tems la tête lui tourna;
Son mauvais ſort contre lui s'obſtina;
Il eſſuya des traits de toute eſpèce,
Il les ſouffrit, & Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière & leſte,
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Conculix dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte & ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre,
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corcelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lys, & de trois léopards (*e*);
Le roi fit halte en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie,

d) Sa propre mère Iſabelle de Bavière fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troye,

Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle, allons, fuyons, mon maitre;
Jeanne en courant s'aprocha, vit paraitre
Des malheureux deux à deux enchainés,
Les yeux en terre, & les fronts conſternés;
Hélas! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs, & c'eſt nôtre devoir
De délivrer cette troupe fidelle;
Marchons bâtard, avançons, faiſons voir
Ce qu'eſt Dunois, & ce qu'eſt la pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des levriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée
Complimenta la troupe garotée;
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre,
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,

par lequel ſon gendre le roi d'Angleterre Henri V. eut la couronne de France.

e) Ce ſont les armes d'Angleterre.

Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers à cette offre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux. Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages
Dont la pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris connus pour leur mérite
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.

En les voyant le bon Charle ſoupire;
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de ma douleur.
Quoi! les Anglais régnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières!
C'eſt de leur part, hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères!

Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne aprocher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torſe ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche
Portent en bas un regard double & louche,

Ses ſourcils roux mélangés & retords
Semblent loger la fraude & l'impoſture ;
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.
Le Sicophante à l'aſpect de ſon prince
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, affamé de carnage,
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flatte en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui s'échapant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queuë & ſa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe ou ſœur Diſcrète.
Le Roi des Francs trompé par le felon,
Lui témoigna commiſeration,
L'encouragea par un diſcours affable ;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable ?
Et ton métier ? & pour quelle action

Le Chatelet avec tant d'indulgence
T'envoyait-il fur les mers de provence?
Le condamné d'un ton de doléance
Lui répondit, O monarque trop bon!
Je fuis de Nante, & mon nom eft Frélon. *f*)
J'aime Jéfu d'un feu pur & fincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre foin des plus jolis enfans:
A la vertu je confacrai ma vie.
Sous les charniers, qu'on dit des innocents,
Paris m'a vû travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à L......
Je fuis prifé dans la place Maubert;
C'eft là, furtout, qu'on m'a rendu juftice.
Des indévots, quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleffes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'efcroc.

f) Selon les chroniques de ce tems-là, il y avait un poliffon de ce nom qui écrivait des feuilles, fous les charniers St. Innocent. Il fit quelques tours de paffe-paffe, pour lefquels il fut enfermé plufieurs fois au Châtelet, à Biffêtre & au fort l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'était fait chaffer du couvent; plufieurs célèbres écrivains lui ont rendu juftice. Il était originaire de Nante, & exerçait à Paris la profeffion

Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.
Ce beau propos toucha le roi de France ;
Conſole-toi, dit-il, & ne crain rien ;
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi, fut un homme de bien?
Ah! dit Frélon, ſur ma foi de chrêtien
Je réponds d'eux, ainſi que de moi-même ;
Nous ſommes tous en un moule jettés ;
L'abbé Guignon *g*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime,
Point ignorant, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant, ni calomniateur.
Maître Maucheix *h*) deſſous ſa mine baſſe
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace,
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Chaugat *i*) pourait embarraſſer
Tous les rabbins ſur le texte & la gloſe.

de gazetier ſatirique. *Voyez* la chronique de Froiſſart.

g) Auteur du tems de Charles VI. Il compoſa une hiſtoire romaine déteſtable à la vérité, mais qui était paſſable pour le tems ; il fit auſſi l'Oracle des philoſophes ; c'eſt un tiſſu ridicule de calomnies, auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit Monſtrelet.

h) Autre calomniateur du tems.

i) Autre calomniateur.

Voyez plus loin, cet avocat ſans cauſe,
Il a quitté le bareau pour le ciel.
Ce Vacerac *k*) eſt tout pètri de miel;
Ah l'honnete homme! indulgent, pacifique!
Doux, charitable, & ſurtout véridique!
Tous ces ſavants dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicerons des charniers,
Sont comme moi victimes de l'envie.
On nous accuſe, & bien mal à propos,
D'avoir commis quelques crimes de faux: *l*)
Mais la vertu fut toujours pourſuivie;
O mon bon roi! qui le ſait mieux que vous?
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle aperçut deux graves perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux?

k) Il s'aſſocia avec le docteur Jean Petit pour juſtifier l'aſſaſſinat.

l) Nous entendons ici par crime de faux, toutes les fauſſes citations que ces délateurs alléguaient inceſſamment. Peut-être auſſi furent-ils condamnés comme fauſſaires.

m) Il ſemble que ce chant de l'abbé Tritême ſoit une prophétie; en effet, nous avons vû un Fantin docteur & curé à Verſailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louïs à un malade qu'il confeſſait; il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet

Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines,
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin *m*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire,
Sa pieté ménagea les vivants;
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourants.
L'autre eſt Brizet *n*) directeur des nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'apliquant ſagement les dépots,
Le tout pour Dieu: ſon ame pure & ſainte
Fuiait l'argent; mais il était en crainte
Qu'il ne tombat aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin Sicophante
A tête longue, & de côté pendante,
Du nombre trois par fois il ſe tourmente.

fameux directeur de femmes de qualité diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépot pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande aparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs, a inſeré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de Jérome Carré; il aurait bien dû dire un mot de l'abbé La Coſte, condamné a être marqué d'un fer chaud, & aux galéres perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux.

Du bon Tartuffe on le crairait le fils, o)
Sur tous ſes tours ſon petit pays gloſe,
Du doigt index on le montre aux paſſants,
On fait de lui des contes ſi plaiſants!
Je crois pour moi qu'il en eſt quelque choſe.
Mais ô mon roi! vôtre bénignité
Eſt au deſſus de ſa malignité.

Pour le dernier de la noble ſequelle
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher Meaulabelle *p*);
De dix gredins qui m'ont vendu leurs voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidelle;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes:
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits!
Il ſait combien pour les faibles eſprits,
La vérité ſouvent eſt dangereuſe;
Qu'aux yeux des ſots, ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe; & ce diſcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.

Moi

o) Il faut que ce ſoit quelque maître Gonin de ce tems-là, qui ait été très irrévérend envers le triſagion.

Moi je la dis à votre majesté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la postérité.
Favorisez ceux que la calomnie
Voulut noircir de son soufle empesté;
Sauvez les bons des filets de l'impie;
Délivrez nous, vengez nous, payez nous;
Foi de Frélon, nous écrirons pour vous.

Alors il fit un discours patétique
Contre l'Anglais, & pour la loi salique,
Et démontra que bientôt sans combat
Avec sa plume il défendrait l'état.
Charle admira sa profonde doctrine,
Il fit à tous une charmante mine,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès présente à l'entrevuë,
S'attendrissait, se sentait toute émuë.
Son cœur est bon: femme qui fait l'amour
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude, ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

p) Meaulabelle, autre falsificateur de manuscrits, connu dans ces tems là.

Puiſque ces gens contemplent vôtre face,
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés;
Vôtre viſage eſt viſage de grace.
Les gens de loi ſont des gens bien oſés,
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître;
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître;
L'arrêt eſt nul, & vous l'allez caſſer.
Jeanne dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les falait tous pendre,
Que les Frélons, & gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage;
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras,
Ces gens en ont, & dans nos avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons les, mettons leur dès demain
Au lieu de rame un mouſquet à la main:
Ils barbouillaient du papier dans les villes,
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, & de pleurs les baignèrent,

On les mena ſous l'auvent d'un logis
Où Charle, Agnès & la troupe dorée
Après diné paſſèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fit bien manger la troupe délivrée,
On leur donna les reſtes du Cerdeau.
Charle & les ſiens aſſez gaiment ſoupèrent,
Et puis Agnès & Charle ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits;
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son gros colier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le lourd Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince,
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main promte, & d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Nôtre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon le luxe eſt peu d'uſage;
Puis ſe ſauvant par de petits ſentiers,

Au cabaret la proye ils partagèrent ;
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs & du bien ;
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint mis depuis en lumière
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger & *l'esprit & le cœur*,
Avec préface & l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée,
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leurs nez les gloutonnes harpies *q*),

q) Les Harpies, Céléno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la terre, venaient manger tous les mêts qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetés & Colaës fils de Borée chassèrent ces harpies jusques vers les îles Strophades, près de la Grèce ; elles traitèrent Enée comme Phinée ; mais Virgile en fait des prophétesses ; voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu !

Juſte à midi de leurs antres ſorties,
Vinrent manger le diner de ces rois.
Agnès timide, & Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau fidèle tréſorier,
Les faiſait rire à force de crier:
Ah! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte,
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris;
Le roi mon maitre eſt trop bon, quand j'y penſe;
Voilà le prix de ſa douce indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits!
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours acorte, & toujours bien-diſante,
Lui repliqua, Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu gardez qu'une telle avanture
Ne vous inſpire un dégout tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature:
Car j'ai connu de très bons écrivains,

Virginei volucrum vultus fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida ſemper
Ora fame.

Elles ſe plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédiſent que pour ſa peine il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiétes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.

Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Faiſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe ou vers mélodieux
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles;
Le doux plaiſir déguiſant leurs leçons
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; & s'il eſt des Frelons
Dans nôtre ſiécle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit, Et que m'importe, hélas!
Frelon, abeille, & tout ce vain fatras!
Il faut diner, & ma bourſe eſt perduë.
On le conſole, & chacun s'évertuë,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages ſoufferts:
On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſûr azile
Du grand roi Charle & de ſes paladins,
Garni de tout & fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent;
On arriva mal en point, harraſſé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chauſſé.

DISCOURS
AUX
WELCHES.

Par Antoine Vadé, frère de Guillaume.

O Welches mes compatriotes ! ſi vous êtes ſupérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le ſein de vos nourrices, n'inſultez jamais à vos maîtres, ſoyez modeſtes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eſt vrai, d'être ſubjugués par Jules-Céſar, qui fit pendre tout vôtre parlement de Vannes, vendit le reſte des habitants, fit couper les mains à ceux du Quercy, & vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtates plus de cinq cent ans ſous les loix de l'empire Romain ; vos druides qui vous traitaient en eſclaves & en bêtes, qui vous brulaient pieuſement dans des paniers d'ozier, n'eurent plus le même crédit, quand vous devintes

province de l'Empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquiéme ſiécle de vôtre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appellés du nom ſonore de Bourgonſions ou de Bourguignons, gens d'eſprit d'ailleurs, & fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort, comme le dit Sidonius Apolinari, *infundens acido comam butiro* : ces gens là, dis-je, vous firent eſclaves, depuis le territoire de vôtre ville de Vienne, juſques aux ſources de vôtre riviére de Seine; & c'eſt un reſte glorieux de ces tems illuſtres, que des moines & chanoines ayent encor des ſerfs dans ce païs. * Cette belle prérogative de l'eſpéce humaine ſubſiſte parmi vous comme un témoignage de vôtre ſageſſe.

Une partie de vos autres provinces que vous appellâtes ſi longtems les provinces d'*Oc*, & que vous diſtinguates ſi noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Viſigoths : & quant à vos provinces de Oui, elles vous furent priſes par un Sicambre nommé Hildovic, ‡ dont

* A St. Claude, & dans d'autres ſeigneuries de moines, les citoyens ſont encor gens de main-morte.

‡ Clovis.

les grands pères avaient été condamnés aux bêtes à Tréves par l'empereur Conſtantin. Ce Sicambre honoré du titre de patrice Romain, vous réduiſit en ſervitude avec une poignée de Francs, ſortis des marais du Rhin, du Mein, & de la Meuſe. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'aſſaſſiner trois roitelets ſes parents & ſes amis, l'un vers le bourg de Bologne ſur mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troiſiéme vers le village du Mans, que vos chroniques appellent villes; ce fut alors que la contrée des Welches porta le nom mélodieux de *Frankreick*, ancien nom de la France, en commémoration de ſes vainqueurs; & vous futes la premiére nation de l'univers, car vous aviez l'oriflâme à St. Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque tems après vous mettre à rançon, & vous prirent la province qu'on nomma depuis Normandie. Vous futes enſuite diviſés en pluſieurs petites nations ſous différents maîtres, & chaque nation avait ſes loix particuliéres comme ſon jargon.

La moitié de vôtre païs appartint bientôt aux peuples de l'ile appellée Britain ou England dans leur idiome, qui était alors auſſi harmonieux

que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gaſcogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent longtems entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marſeille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état miſérable, vos compilateurs que vous prenez pour des hiſtoriens, vous appellent ſouvent le premier peuple de l'univers, & vôtre royaume le premier royaume. Cela n'eſt pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable, & ſi vous joignez la modeſtie à vos graces, le reſte de l'Europe ſera fort content de vous.

Remerciez bien Dieu de ce que les diviſions de la roſe rouge & de la roſe blanche vous délivrèrent des *Angles*, & remerciez ſurtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent Charles-Quint d'engloutir vôtre païs, & d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant ſous Louïs XIV, mais n'allez pas pour cela vous croire ſupérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant ſix cent ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne ſçut ni lire, ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ſes conſorts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contracts de mariage, quand vous faiſiez des contracts, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais Latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé; & quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonſuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre couſine au ſeptiéme degré, que votre mariage était un ſacrilège, que vos enfans étaient bâtards, & que vous étiez damnés, ſi vous ne faiſiez pas toucher à la chambre nommée apoſtolique, la moitié de votre bien ſans délai ni remiſe.

Vos Baziloi n'étaient pas mieux traités que vous: vous en avez eu neuf d'excommuniés (ſi je ne me trompe) par le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu ſous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait néceſſairement la confiſcation de biens, de ſorte que vos Baziloi perdaient de

droit leur couronne, dont le pêcheur Romain faiſait préſent ſelon ſon bon plaiſir & ſon équité, au premier de ſes amis.

Vous me direz, mes chers Welches, que les peuples de l'iſle Britain ou England, & même les empereurs Teutoniques, ont été encor plus maltraités que vous, & qu'ils étaient auſſi ignorants; cela eſt vrai; mais cela ne vous juſtifie pas; & ſi la nation Britannique a été aſſez abrutie pour être pendant quelque tems province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eſt bien vengée; tâchez de l'imiter ſi vous pouvez.

Vous eutes autrefois un roi, qui, quoique malheureux dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignèrent le Grec, & d'autres qui vous apprirent à deſſiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre & un bon ſculpteur; & pour ceux qui apprirent le Grec, & même l'Hébreu, on les brula preſque tous parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques

livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Welches, que votre pays eſt la premiére contrée de l'univers; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étenduë, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne & la Suède ſont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le pays des Welches ne ferait pas la quatriéme partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrein. Mais de grace, ſongez à vos quarante lieuës de Landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommé ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entiéres où le peuple ne ſe nourrit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guères que du pain d'avoine. Remarquez bien la défenſe qui vous eſt faite de ſortir les bleds de votre pays, défenſe fondée néceſſairement ſur votre diſette, & peut-être encor ſur votre caractère, qui vous porterait à vendre au plus vite tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; ſem-

blables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront ſe coucher le ſoir.

D'ailleurs la dépenſe que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ſes têtes, ſoit que vous ſoyez coeffés à l'oiſeau royal, ſoit que vous portiez vos cheveux étalés comme Clodion & les conſeillers de la cour; cette dépenſe eſt ſi univerſelle, qu'on fait très bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un ſi bel uſage.

Premier peuple de l'univers, ſongez que vous avez dans votre royaume de Frankreick, environ deux millions de perſonnes qui marchent en ſabots ſix mois de l'année, & qui ſont nuds piés les autres ſix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers, pour le commerce & pour la marine? . . . hêlas!

J'entends dire, (mais je ne puis le croire) que vous êtes la ſeule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On m'aſſure que vous faites paſſer par cinquante mains l'argent du tréſor public, & quand il eſt arrivé à travers toutes ces filières, il ſe trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réuſſiſſez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens ; mais de bonne foi, votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avouë, quoique vous preniez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eſt-ce pas un Génois qui a découvert la quatriéme partie du monde où vous poſſédez enfin deux ou trois petites îles ? n'eſt-ce pas un Portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ? cependant, n'eſt-ce pas Jean Goya de Melphi à qui l'on doit la bouſſole ? n'eſt-ce pas l'Allemand Schwartz qui donna le ſecret de la poudre inflammable ? l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encor le fruit du travail ingénieux d'un Allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles, qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes ; remerciez-en François Spina, ſans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous

avez des téleſcopes, remerciez-en Jaques Metius le Hollandais, & Galilei Galileo le Florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des barométres & des termomètres, à qui en avez-vous l'obligation ? à Torricelli qui inventa les premiers, à Drebellius qui inventa les ſeconds.

Pluſieurs d'entre vous étudient le vrai ſiſtème du monde planétaire; c'eſt un homme de la Pruſſe Polonaiſe qui devina ce ſecret du créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes; c'eſt au prodigieux travail de Mylord Neper & de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation; c'eſt Guerik de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même Galilée dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les taches du ſoleil, & ſa rotation ſur ſon axe. Le Hollandais Hugens vit l'anneau de Saturne, un Italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand Neuton qui vous a montré ce que c'eſt que la lumiére, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, & qui dirige les corps peſants vers le centre de la terre.

Premier

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies estampes; mais songez que le Florentin Finiguerra est le père de cet art, qui éternise ce que le pinceau ne peut conserver. Vous avez de belles pendules, c'est encor une invention du Hollandais Hugens.

Vous portez quelques brillants au doigt; songez que c'est à Venise que l'on commença à les tailler, ainsi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir; c'est encor à Venise que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignassiez quelquefois un peu de reconnaissance pour vos voisins. Vous n'en usez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquisition tous ceux qui lui aportent une vérité, de quelque genre que ce puisse être, & qui fait jeûner Galilée au pain & à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du soleil. Mais que faites-vous? Dès qu'une découverte utile, illustre une autre nation, vous la combattez, & même très longtems. Neuton fait voir aux hommes étonnés les sept rayons primitifs & inaltérables de la lumiére; vous niez l'expérience

pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, & vous lui opposez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de Descartes. Vous ne vous rendez enfin, que quand l'Europe entiére rit de votre obstination.

La méthode de l'inoculation sauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet usage salutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous sentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) si vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus sages que vous & plus hardies, si vous vous promettez d'oser faire ce qui est si simple chez elles, ce mouvement passe bien vite, le préjugé & la légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hopitaux de Londres, destinés à la petite vérole naturelle & artificielle, la quatriéme partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, & qu'à peine meurt-il

une perſonne ſur quatre cent qui ont été inoculées.

Vous laiſſez donc périr la quatriéme partie de vos concitoyens ; & quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare ſi imprudents & ſi coupables, que faites-vous ? Vous conſultez des licentiés fondés ou non fondés par Robert Sorbon. Vous préſentez des requiſitoires ! C'eſt ainſi que vous ſoutintes des thèſes contre Harvey quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les cathégories d'Ariſtote.

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnable ? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſotiſes n'empêchent pas que mademoiſelle Duchap ne vende ſes ajuſtements de femmes dans tout le Nord, & qu'on ne parle vôtre langue à Copenhague, à Stockolm & à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous aplaudiſſez de voir vôtre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois

le Grec & le Latin. A qui en êtes-vous redevables, je vous prie ? A une vingtaine de bons écrivains que vous avez presque tous ou négligés, ou persécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez surtout ce triomphe de vôtre langue dans les pays étrangers à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les Bayle, les Le Clerc, les Basnage, les Bernard, les Rapin-Toiras, les Beausobre, les Lenfant, & tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande, & l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des provinces-unies, & une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu vôtre langue chez tant de nations; les Racine, les Corneille, les Molière, les Boileau, les Quinault, les La Fontaine, & vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs vôtre langùe & vôtre gloire: c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs & sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne

deviez la connaiſſance aux Grecs. Les noms mêmes de ces ſciences & de ces arts l'atteſtent aſſez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphiſique, la poéſie, la géographie, la théologie même, ſi c'eſt une ſcience, tout vous annonce la ſource où vous avez puiſé.

Il n'y a point de femme qui ne parle Grec ſans s'en douter; car ſi elle dit, qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode, qu'un de ſes parens eſt tombé en apoplexie, ou en paraliſie, qu'il a une eſquinancie, un antrax; qu'un chirurgien l'a ſaigné à la veine céphalique; qu'elle a été à l'égliſe, qu'un diacre a chanté les litanies; ſi elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariſtie, de batême, de myſtères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie &c. il eſt bien certain qu'elle n'a pas prononcé un ſeul mot qui ne ſoit Grec.

Il eſt vrai qu'on peut tirer preſque toutes ces expreſſions d'une langue étrangère, & en faire un ſi heureux uſage, que les diſciples ſurpaſſent enfin les maîtres. Mais lorſqu'avec le tems vous avez compoſé vôtre langue des débris du Grec & du Latin, mêlés avec vos anciens mots Wel-

ches & Tudeſques, parvintes-vous alors à faire un langage aſſez abondant, aſſez expreſſif, aſſez harmonieux? Vôtre ſtérilité n'eſt-elle pas atteſtée par ces mots ſecs & barbares, que vous employez à tout? *Bout du pied*, *bout du doigt*, *bout d'oreille*, *bout du nez*, *bout de fil*, *bout du pont &c.* tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choſes par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déja reproché de dire *un bras de rivière*, *un bras de mer*, *un cu d'artichaud*, *un cu de lampe*, *un cu de ſac.* A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones reſpectables; & cependant vous n'employez point d'autre expreſſion pour ſignifier des choſes auxquelles un cu n'a nul raport. Jérome Carré vous a propoſé le mot d'*impaſſe* pour vos rues ſans iſſue, ce mot eſt noble & ſignificatif; cependant, à vôtre honte, vôtre almanac royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de ſac de Menard, & l'autre dans le cu des blancs manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains apellaient ces chemins ſans iſſue *Angiportus*; ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous apliquez

encor à tant & de si nobles usages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique? on aime à voir Hector courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est aussi flattée que l'imagination amusée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye sur les rives du Simoïs & du Scamandre; mais en vérité, pourait-on peindre vos héros partant de l'église de St. Pierre aux bœufs, ou de St. Jaques du haut pas, avançant fiérement par la rue du pet au diable, & par la rue trousse-vache, s'embarquant sur la galiote de St. Cloud, & allant combattre dans la place de long-jumeau?

Vos curieux conservent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II.* jusqu'à celle de *Henri IV.* Ce sont des monumens de grossiéreté enfantés par la rage d'écrire; c'est un amas de satires sur des événemens affreux transmis à la postérité dans le langage des halles: vous n'eutes alors qu'un bon historien, & il fut obligé d'écrire en Latin.

Enfin, vous avez nétoié vôtre langue de cette rouille barbare, & de cette crasse bourgeoise; vous avez fait quelques bons livres; mais avez-

vous alors ſurpaſſé Cicéron & Démoſthène? Avez-vous mieux écrit que Tite-Live, Tacite, Thucidide & Xénophon? quel auteur au-deſſus du médiocre a écrit juſqu'ici vos annales?

Sied-il bien à Daniel de dire dès la premiére page de ſon hiſtoire, „ Ce ne fut que ſous le „ *grand* Clovis, que les Français ſe rendirent „ maîtres pour toujours de ces *grandes* provin„ ces. " Certainement le grand Clovis ne s'en rendit pas maitre *pour toujours*, puiſque ſes ſucceſſeurs perdirent tout les pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce Daniel vous dit d'après le romancier Grégoire de Tours, que les ſoldats de Clovis après la bataille de Tolbiac, *s'écriérent comme de concert*: „ Nous renonçons „ aux dieux mortels: nous ne voulons plus „ adorer que l'immortel; nous ne reconnaiſ„ ſons plus d'autre Dieu que celui que le ſaint „ évèque Rémi nous prèche.

En vérité il n'eſt pas poſſible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phraſe, & ces antithèſes de mortel & d'immortel. Vôtre Daniel reſſemble à vôtre la Motte, qui dans une abréviation d'Homère fait dire une pointe à toute l'armée Grecque, & lui fait pro-

noncer ce vers, quand Achille ſe réconcilie avec Agamemnon, *Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle re-renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes? le Theut, l'Irminſul, l'Odin, la Fridda, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux? Daniel ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un Dieu ſuprême qui préſidait à toutes ces divinités ſécondaires, il n'avait qu'à conſulter l'ancien livre de l'Edda cité par le ſavant Huet évêque d'Avranche ; il n'avait qu'à lire ce que Huet dit expreſſément dans ſon traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus* : ce Dieu s'appellait *God* ou *Goth*, *Goth le bon*, & on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. Daniel ne devait donc pas mettre une pareille ſotiſe dans la bouche de toute une armée, ſotiſe convenable tout au plus au pédagogue chrétien. Mais en quelle langue, s'il vous plait, prêchait Rémi à ces Bructéres & à ces Sicambres ? il parlait ou Latin ou Welche ; & les Sicambres parlaient l'ancien Tudeſque. Rémi apparemment renouvella

le miracle de la Pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam.* Si vous examinez de près Mezerai, que de fables, que de confusion, & quel stile! Méritez des Tite-Lives & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge Marie qui précède ces divisions, un long discours Welche sur un texte Latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, & enfin des lieux communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvre sans doute; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence Grecque & Romaine.

Je suis bien loin de nier que Pascal, Bossuet, Fénelon ayent été très éloquents. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être Welches, & que vous fûtes Français. Mais ne comparez pas les lettres provinciales aux philippiques. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de Philippe & de

Marc-Antoine ſont un peu au deſſus des noms du père Annat, d'Eſcobar & de Tambourini. Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome ſont des objets plus conſidérables que la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas, la grace coopérante qui n'opère point, & la grace efficace qui eſt ſans efficacité.

Le grand attrait des lettres provinciales périt avec les jéſuites; mais les oraiſons de Démoſthéne & de Ciceron inſtruiſent encor l'Europe, quand les objets de ces harangues ne ſubſiſtent plus, quand les Grecs ne ſont que des eſclaves, & que les Romains ne ſont plus que tonſurés.

Je ſais encor une fois que les oraiſons funèbres de Boſſuet ſont belles, qu'il y a même du ſublime. Mais entre nous qu'eſt-ce qu'une oraiſon funèbre? un diſcours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, & ſouvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des diſcours ſolides de Cicéron & de Demoſthène?

Vôtre Fénelon, admirateur des anciens & nourri de leurs ouvrages, alluma ſa bougie à leurs flammes immortelles: vous n'oſerez pas préten-

dre que fa Califo abandonnée par Télémaque, approche de la Didon de Virgile : la froide & inutile paſſion de ce Télémaque que Mentor jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de ſon amour, ne ſemble pas une invention des plus ſublimes. Et oſerez-vous dire que la proſe de cet ouvrage ſoit comparable à la poëſie d'Homère & de Virgile? O mes Welches! qu'eſt-ce qu'un poëme en proſe, ſinon un aveu de ſon impuiſſance? Ignorez-vous qu'il eſt plus aiſé de faire dix tomes de proſe paſſable que dix bons vers dans vôtre langue, dans cette langue embarraſſée d'articles, dépourvuë d'inverſions, pauvre en termes poëtiques, ſtérile en tours hardis, aſſervie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles?

Souvenez-vous enfin que lorſque *Louïs XIV.* qu'on s'obſtinait à reconnaitre dans Idomenée, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de Protéſilas, lors qu'on n'envia plus la marquiſe Scaron de Maintenon qu'on avait comparée à la vieille Aſtarbé, alors le Télémaque perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Mar-*

cellus eris de l'Eneïde sera toujours dans la mémoire des hommes ; on citera toujours avec attendrissement ces vers & tous ceux qui les précèdent :

Ter sese attollens cubito que innixa levavit,
Ter revoluta toro est, oculis que errantibus alto
Quæsivit cælo lucem, ingemuitque reperta.

On a cité dans une traduction en prose de Virgile, (car il vous est impossible de le traduire en vers, & vous n'avez pas même encor réussi à rendre en prose le sens de l'auteur Latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable discours de Didon.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
Qui face Dardanios ferro que sequare colonos...
Littora littoribus contraria, fluctibus, undas
Imprecor arma armis que pugnent ipsi nepotes.

Voici la prétenduë imitation de Virgile, qu'on donne pour une copie fidèle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre :
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs,
Et du nom des Troiens ennemis implacables
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proie à ces deux nations

Soit le théâtre affreux de leurs dissentions ;
Que tout serve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue est faible, vitieuse, forcée, languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aillè au loin se répandre !

Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre ? retrouve-t-on dans ces vers hérissés de chevilles, le moindre mot qui rapelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui respirent dans ce vers frapant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur ; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin s'épandre.* Que ces rimes en épitètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de Virgile ! Que toute épitète qui n'ajoute rien au sens est puérile !

Je ne sais pas de qui sont ces vers ; mais je sais que quand on oppose ainsi les rimailleries d'un poete Welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français, je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poëtes ; ce sont eux principalement qui ont porté vôtre langüe jusques sous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Espagnols même à l'aprendre. Je commence par vôtre naïf & aimable la Fontaine : la plupart de ses fables sont prises chez Esope le Phrigien, & chez Phèdre le Romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chef-d'œuvres pour le naturel, pour les graces & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avouë, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a renduë si familière aux peuples voisins, que son stile eût été plus châtié, plus précis ; qu'en surpassant de bien loin Phèdre en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et si de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer* ; & qu'est-ce que le *prix d'agréer ?* Phédre

ne parle point ainſi. Phèdre ne fait point dire à la fourmi, *ni mon grenier, ni mon armoire, ne ſe remplit à babiller.*. Le renard chez Phèdre dit, *ils ſont trop verds*, & il n'ajoute point, *ils ſont bons pour des gougeats.*

Je ſuis affligé quand je vois *la cigale ayant chanté, tout l'été*, à qui la fourmi dit, *vous chantiez! j'en ſuis bien aiſe, hé bien danſez maintenant.*

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ſes bons repas au prix de ſa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute; *je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor; cela dit, maître loup s'enfuit & court encor.* Un loup n'a jamais déſiré l'or & l'argent.

L'homme qui ſoufle dans ſes doigts parce qu'il a froid, & ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très grande raiſon: il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui:

> Arriére ceux dont la bouche
> Soufle le chaud & le froid.

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe, mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de La Fontaine ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses

Ses contes ſont ſans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité Grecque & Romaine. La Fontaine en ce genre a ſurpaſſé Rabelais, & ſouvent égalé la naïveté & la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de Marot ; vous trouvez dans ſes meilleurs contes cette aménité, ce naturel de Paſſerat, qui vivait ſous *Henri III.* & qui nous a laiſſé la métamorphoſe du coucou, ouvrage trop peu connu qui ne ſent en rien la groſſiéreté du tems, & qu'on croirait fait par La Fontaine même. Voici comme Paſſerat finit le conte de ce malheureux jaloux, qui étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché ;
Et néanmoins quand le printems renflame
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme ;
Parle aux paſſants, & ne peut dire qu'*ou*,
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allège.
Heureux ceux-là qui ont ce privilège.

Voilà le ſtile ſur lequel La Fontaine ſe forma ; car tous vos poëtes du ſiécle de Louis XIV. ont commencé par imiter leurs prédéceſſeurs ; Corneille imita d'abord le ſtile de Mairet & de Rotrou; Boileau celui de Reignier.

Le grand défaut peut-être des contes de La Fontaine eſt qu'ils roulent preſque tous ſur le même ſujet. C'eſt toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ſtile n'en eſt pas toujours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il parait au deſſous de l'Arioſte dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non ſeulement l'Arioſte a le mérite de l'invention ; mais il a jetté ces petites avantures dans un long poëme, où elles ſont racontées à propos. Le ſtile en eſt toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il eſt peintre, & très grand peintre ; c'eſt là le premier mérite de la poëſie, & c'eſt ce que La Fontaine a négligé. Voyez dans le Joconde de l'Arioſte ce jeune Grec qui vient trouver la Fiametta dans ſon lit, tandis qu'elle eſt couchée entre le roi Aſtolphe & Joconde.

Viene all'uscio, e lo spinge, e quel li cede;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i passi, e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma, e l'altro par che mova,
A guisa, che dì dar tema nel vetro;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova;
E tien la mano innanzi simil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova;
Et di la dove gli altri avean le piante;
Tacito si caccio col capo inante.

Il est étrange que vôtre Boileau dans son jugement sur le Joconde de l'Arioste & sur celui de La Fontaine, reproche à l'auteur Italien certaines familiarités; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle; chacun doit garder son caractère. L'Arioste en observant ce costume, ne laisse échaper aucun mot qui ne soit du Toscan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de si longue haleine, écrit tout entier en stances dont les rimes sont redoublées.

C'est trop vous parler peut-être de ce petit genre, qui, tout petit qu'il est, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais sur le mérite supérieur de vôtre théatre, auquel il ne manque que d'être assez tragique, si ce sujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'Euripide ferait honteux de fa gloire, qu'il irait fe cacher s'il voyait la Phédre & l'Iphigénie de Racine. Les tragédies de Racine, & plufieurs fcènes de Corneille, font ce que vous avez de plus beau dans vôtre langue. Plus d'une fcène de Quinaut eft admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de La Fontaine. Vôtre Moliére l'emporte fur Térence & fur Plaute. Je vous accorderai encor que l'art poëtique de Boileau, eft plus poëtique que celui d'Horace; qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'eft une copie fupérieure à fon original. Voilà vôtre gloire; ne la perdez pas.

C'eft dans ces feuls genres que vous êtes fupérieurs. Vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été fi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits fur la phifique & fur la métaphifique refpirent malheureufement la poëfie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faifait dans le fiécle de Louis XIV. vous avez trouvé feulement le fecret de gâter la profe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une fecte de gens durs, qui fe difent folides, d'efprits fombres qui prétendent

au jugement parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres; qui veulent proſcrire la belle antiquité & la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français! Vous redeviendriez Welches.

L'imagination fille du ciel bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre tranſparent; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple, la nature entiére en tableaux allégoriques. On y vit Jupiter le maître des dieux & des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois graces : & quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté? c'eſt *Aglaé*, par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joye dans les cœurs, *Thàlie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe; voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les muſes enſeignent tous les beaux arts; elles ſont filles de *Mémoire*, & leur naiſſance vous apprend, que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire; & que ſubſtitueront-ils à ces emblêmes divins? les plaidoyers de le Maitre de Saci, les enluminures & les chamillardes? la harangue de maître Etienne le Dain, prononcée du côté du greffe?

O Welches, ſi Janus au double front, repréſentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encor le nom groſſier & inintelligible de *Janvier*; ſi vôtre *Avril* qui ne ſignifie rien, eſt chez les anciens le mois conſacré à cette Aphrodiſe, à cette Vénus, au principe qui rajeunit la nature; ſi les noms Iroquois de *Vendredi* & de *Mercredi* rappellent encor l'idée de Vénus & de Mercure; ſi tout le ciel dans ſes conſtellations, eſt encor plein des fables de la Grèce; reſpectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez reſſembler à ce ſavant Welche qui prétendait que les douze patriarches fils de Jacob avaient inventé les douze ſignes du Zodiaque; que le bélier était celui d'Iſaac; les gémeaux Jacob & Eſaü; la Vierge, Rebecca; le Verſeau, la cruche de Rebecca; & qu'on avait falſifié les autres ſignes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédéceſſeurs.

DU THÉATRE ANGLAIS, PAR JÉROME CARRÉ.

DEux petits livres Anglais nous apprennent que cette nation célébre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entreprises, possede de plus deux excellens poëtes tragiques : L'un est Shakespear, qu'on assure laisser *Corneille* fort loin derrière lui ; & l'autre le tendre *Otwai*, très-supérieur au tendre *Racine*.

Cette dispute étant une affaire de goût, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entiére d'aimer mieux un poëte de son pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal-à-propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jusqu'à

Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, ſoit Ruſſe, ſoit Italien, ſoit Allemand, ou Eſpagnol, point de Suiſſe ou de Hollandais, qui ne connaiſſe, par exemple, *Cinna* ou *Phèdre*; & très peu connaiſſent les œuvres de *Shakeſpear* & d'*Otwai.* C'eſt déjà un aſſez grand préjugé; mais ce n'eſt qu'un préjugé. Il faut mettre les piéces du procès ſur le Bureau. *Hamlet* eſt une des piéces les plus eſtimées de *Shakeſpear*, & des plus courues. Nous allons fidélement l'expoſer aux yeux des juges.

PLAN
DE LA TRAGÉDIE
D'HAMLET.

LE sujet d'*Hamlet*, prince de Dannemarck, est à peu près celui d'*Electre*.

Hamlet, roi de Dannemarck, a été empoisonné par son frère *Claudius*, & par sa propre femme *Gertrude*, qui lui ont versé du poison dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a succédé au mort ; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'est passée ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une souris trotter. Après quelques propos pareils, un spectre parait vêtu à peu près

comme le feu roi *Hamlet* ; l'un des deux ſoldats dit à ſon camarade, parle à ce revenant, toi, car tu as étudié ; volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme diſparait ſans répondre. Les deux ſoldats étonnés raiſonnent ſur cette apparition. Le ſoldat docteur ſe reſſouvient d'avoir ouï dire *que la même choſe était arrivée à Rome du tems de la mort de Céſar : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & ſautèrent dans les rues de Rome. C'eſt ſûrement un préſage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une ſentinelle lui crie, Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque choſe pour toi ? viens-tu pour quelque tréſor caché ? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents ; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le tems de l'avent, la veille de Noël, l'oiſeau du point du jour chante toute la nuit, & alors les eſprits n'oſent plus courir. Les nuits ſont ſaines, les planètes n'ont*

point de mauvaiſe influence, les fées & les ſorcieres ſont ſans pouvoir dans un tems ſi ſaint & ſi béni.

Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans ſon édition de Shakeſpear pour en faire ſentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, & les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonné, *Hamlet* le héros de la piéce, reçoit avec une triſteſſe morne & ſévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude* : ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon père eût été empoiſonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de ſon cœur que ſa mère ſe fût remariée ſi vîte avec le frère de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable : ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Dannemarck & aller à l'école à

Vittemberg. *Cher Hamlet ne va point à l'école à Vittemberg , reſte avec nous. Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en eſt charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré ſeul reſte en proye à ſes réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père ſentait toujours renaître ſon apétit en mangeant, ma mère en épouſe un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un ſatyre n'approche du ſoleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût uſé les ſouliers avec leſquels elle ſuivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope* avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable au roi ſon père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire ; & il

va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui parait dans la maiſon de ſon père avec ſon frère *Laerte.* Ce *Laerte* va voyager; cette *Ophélie* ſent un peu de goût pour le prince *Hamlet.* *Laerte* lui donne de très-bons conſeils.

Voyez-vous, ma ſœur? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper ſa viande lui-même; il faut qu'on lui choiſiſſe ſes morceaux; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laiſſer votre chaſte tréſor ouvert à ſes violentes importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printems, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE *répond.*

Ah! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-

mêmes sont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui faisant signe de le suivre. Ah! ne le suivez pas, lui dit son ami; quand on a suivi un esprit, on court risque de devenir fou; N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon destin me crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères aussi forts que le lion de Nemée. Oui, je suivrai & je ferai un esprit de quiconque s'y opposera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent ensuite familiérement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend, qu'*il est en purgatoire, & qu'il va lui conter des choses qui lui feront dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je suis mort de la piquure d'un serpent dans mon verger; mais le serpent, c'est celui qui porte ma couronne, c'est mon*

frère; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'a fait mourir sans que je pusse recevoir l'extrême-onction; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore; adieu, souviens-toi de moi.

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. *C'est un très-honnête esprit*, répond le prince; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussi-tôt la voix du fantôme qui crie aux amis, *jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée; le fantôme crie sous terre, *jurez par son épée*. Ils font le serment. *Hamlet* s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiselle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, & sœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour se former *l'esprit & le cœur*. Le bon homme *Polonius* recommande *Laerte* son fils à son gouverneur; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au bordel, & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille *Ophélie* arrive tou-

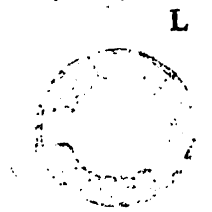
te effarée ! *Ah ! milord* , lui dit-elle , *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet eſt arrivé le pourpoint déboutonné , ſans chapeau , ſans jarretiéres , les bas ſur les talons , les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre , pâle comme ſa chemiſe. Il m'a long-tems manié le viſage comme s'il voulait me peindre , m'a ſecoué le bras , a branlé la tête , a pouſſé de profonds ſoupirs , & s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius* , qui ne ſait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit & qu'il peut en être devenu fou , croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de ſon amour pour *Ophélie* ; & les choſes en reſtent là. Le roi & la reine raiſonnent beaucoup ſur la folie du prince. Des ambaſſadeurs de * Norvège arrivent à la cour , & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius* qui eſt un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet* , aſſure le roi qu'il aura grand ſoin du malade ; *C'eſt mon devoir* , dit-il , *car qu'eſt-ce que le*

* En France on s'aviſe d'imprimer *Norwege* , *Wirtemberg* , *Weſtphalie* , c'eſt que les imprimeurs français ne ſavent pas que le w Tudeſque vaut notre v conſone.

le devoir ? C'eſt le devoir, comme le jour eſt le jour, la nuit eſt la nuit, & le tems eſt le tems ; ainſi, puiſque la brièveté eſt l'ame de l'eſprit, & que la loquacité en eſt le corps, je ſerai court. Votre noble fils eſt fou : je l'appelle fou, car qu'eſt-ce que la folie, ſinon d'être fou ? Il eſt donc fou, madame. Cela eſt ; c'eſt grand' pitié : mais c'eſt grand pitié que cela ſoit vrai ; il ne s'agit plus que de trouver la cauſe de l'effet. Or, la cauſe, c'eſt que j'ai une fille. Pour prouver que c'eſt l'amour qui a ôté le ſens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie*.

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainſi du triſte état du prince, il arrive tout en déſordre, & confirme par ſes diſcours l'opinion qu'on a de ſa cervelle ; cependant il fait quelquefois des réponſes qui décélent une ame profondément bleſſée, leſquelles ont beaucoup de ſens. Les chambellans qui ont ordre de le divertir, lui propoſent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence ; les comédiens jouent une ſcène devant lui, il en dit fort bien ſon avis. Et en-



ſuite quand il eſt ſeul, il déclare qu'il n'eſt pas ſi fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube! Et qu'eſt-ce que lui eſt Hécube? Que ferait-il donc ſi ſon oncle & ſa mère avaient empoiſonné ſon père, comme Claudius & Gertrude ont empoiſonné le mien? Ah! maudit empoiſonneur, aſſaſſin, putaſſier, traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je ſuis! N'eſt-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoiſonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une putain? que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie ſalope, comme une gueuſe, un torchon de cuiſine.*

Il prend alors la réſolution de ſe ſervir de ces comédiens pour découvrir ſi en effet ſon oncle & ſa mère ont empoiſonné ſon père; car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper, c'eſt peut-être le diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propoſe donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui verſera du poiſon dans l'oreille. Il eſt bien ſûr que ſi le roi *Claudius* eſt coupable, il ſera fort étonné en

voyant la pantomime ; il pâlira, ſon crime ſera ſur ſon viſage. *Hamlet* ſera certain du crime & aura le droit de ſe venger.

Ainſi dit, ainſi fait. La troupe vient jouer cette ſcène muette devant le roi, la reine & toute la cour ; & après la ſcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux ſcènes fort impertinentes. Ils ſoupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la piéce & de n'être pas tout-à-fait auſſi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité, ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* ſe réſout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de ſa folie, & écrit au roi d'Angleterre, ſon bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur ſi-tôt la préſente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine eſt bien aiſe de l'interroger, de le ſonder ; & de peur qu'il ne faſſe quelque folie dangereuſe, le vieux chambellan *Polonius* ſe cache derrière une tapiſſerie, prêt à venir au ſecours en cas de beſoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* ſa mère. Chemin faiſant il rencon-

tre dans un coin le roi *Claudius* à qui il a pris un petit remors; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve & usurpé la couronne. Il se met à genoux & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce tems-là pour le tuer; mais faisant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grace, puisqu'il prie Dieu, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot!* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour passer au travers de son corps, qu'il soit yvre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelque autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, & noire comme l'enfer où il descendra.* C'est encor là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius* dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, & lui fait au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle

reſſent juſqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choſes n'aillent trop loin ; il crie au ſecours derrière la tapiſſerie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne ſoit le roi qui s'eſt caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapiſſerie ; il tire ſon épée, court au rat, & tue le bon-homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, eſt-ce le roi que j'ai tué ? C'eſt une vilaine action de tuer un roi ; & preſque auſſi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec ſon frère.* Cette converſation dure très-longtems ; & *Hamlet* en s'en allant, marche ſans y penſer ſur le corps du vieux chambellan, & eſt prêt de tomber.

Le bon-homme milord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déja vû. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des diſpoſitions au même tour d'eſprit, devient folle à lier, quand elle aprend la mort de ſon père : elle accourt avec des fleurs & de la paille ſur la tête, chante des vaudevilles, & va ſe noyer. Ainſi voilà trois fous dans la piéce, le chambellan, ſa fille & *Hamlet*, ſans compter les autres boufons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déja *Hamlet* était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi *Claudius* à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau ; il y trouve une instante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il ? Il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse ; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement & y aplique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer *Ophélie* ; ces deux manœuvres sont encor des boufons de la tragédie. Ils agitent la question si *Ophélie* doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée ; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'el-

le eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'Adam; mais Adam était-il gentilhomme? dit l'un des foſſoyeurs. Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve en creuſant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'état, capable de tromper Dieu, puis celui d'un courtiſan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; & il n'épargne pas les railleries aux défunts poſſeſſeurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *Céſar*, & celle de ce fou; enfin en raiſonnant & en

chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite. On apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine suivent la bière; *Laerte* le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte* outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laerte* indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius*, son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face; ils se battent à coups de poings dans la fosse, & le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'église.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet*; & puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Dannemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner: Ecoute, dit-il au jeune *Laerte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand chambellan; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de

chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras pas trois à *Hamlet*; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguisé dont j'ai trempé la pointe dans un poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux réussir à fraper le prince, j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime: *Hamlet* boira quelques coups; & de façon ou d'autre il est mort sans rémission.. *Laerte* trouve le divertissement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi.. On met des bouteilles & des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de *Claudius*, de madame *Gertrude* & de la cour Danoise; ils ferraillent; *Laerte* blesse *Hamlet* avec son fleuret empoisonné. *Hamlet* se sentant blessé crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. *Hamlet* furieux arrache à *Laerte* son fleuret pointu, l'en frape lui-même, & en frape le roi: la reine *Gertrude* épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces; la voilà aussi empoisonnée; & tous quatre, c'est-à-dire, le

roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laerte* & *Hamlet* tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau du Dannemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie: mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maison qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la piéce, & qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Dannemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'*Hamlet*, le chef-d'œuvre du théatre de Londres. Tel est l'ouvrage qu'on préfère à *Cinna*.

Il y a là deux grands problêmes à résoudre: le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête? car il faut avouer que toutes les piéces du divin *Shakespear* sont dans ce goût. Le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces piéces avec transport, & comment elles sont encor suivies dans un siécle qui a produit le *Caton* d'*Adisson*?

L'étonnement de la première merveille doit

cesser quand on saura que *Shakespear* a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problême, c'est-à-dire, le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficulté; mais en voici la raison selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaise, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment passionnément les spectacles; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterrements, des duels, des gibets, des sortilèges, des revenants, ils y courent en foule; & il y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakespear* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent: comment ne pas admirer ce que la plus saine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admi-

ration se fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reste, & bientôt toute la piéce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakespear*. M. de *Voltaire* est le premier qui les ait fait connaître en France ; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* & de *Shakespear* : mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidèles ? Il nous avertit lui-même que non ; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la seconde scène du troisiéme acte :

Demeure, il faut choisir ; & passer à l'instant
De la vie à la mort, & de l'être au néant.
Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asyle ;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille.

On s'endort, & tout meurt; mais un affreux réveil
Doit fuccéder peut-être aux douceurs du fommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eft auffi-tôt fuivie.
O mort! moment fatal! affreufe éternité!
Tout cœur à ton feul nom fe glace épouvanté.
Eh! qui pourrait, fans toi, fupporter cette vie?
De nos fourbes puiffans bénir l'hypocrifie?
D'une indigne maîtreffe encenfer les erreurs?
Ramper fous un miniftre, adorer fes hauteurs,
Et montrer les langueurs de fon ame abbatue
A des amis ingrats, qui détournent la vûe?
La mort ferait trop douce en ces extrêmités;
Mais le fcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, &c.

Après ce morceau de poëfie, les lecteurs font priés de jetter les yeux fur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eft-là la queftion;
S'il eft plus noble dans l'efprit de fouffrir
Les piqures & les flèches de l'affreufe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'oppofant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus; & par ce fommeil, dire : nous terminons
Les peines du cœur, & dix mille chocs naturels
Dont la chair eft héritière, c'eft une confommation
Ardemment défirable. Mourir, dormir :

Dormir, peut-être rêver! Ah! voilà le mal.
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette envelope mortelle!
C'eſt-là ce qui fait penſer : c'eſt-là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue:
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les injures du tems,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts
Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne?
Quand il peut faire ſon *Quietus* (1)
Avec une ſimple aiguille à tête; Qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie?
Mais cette crainte de quelque choſe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiſſons pas.
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action.....

(1) Ce mot latin, qui ſignifie *tranquille*, eſt dans l'original.

A travers les obſcurités de cette traduction ſcrupuleuſe, qui ne peut rendre le mot propre Anglais par le mot propre Français, on découvre pourtant très-aiſément le génie de la langue Anglaiſe, ſon naturel qui ne craint pas les idées les plus baſſes, ni les plus giganteſques; ſon énergie, que d'autres nations croiraient dureté; ſes hardieſſes, que des eſprits peu accoutumés aux tours étrangers, prendraient pour du galimathias. Mais ſous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, & je ne ſais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; auſſi il n'y a preſque perſonne en Angleterre qui ne ſache ce monologue par cœur. C'eſt un diamant brut, qui a des taches; ſi on le poliſſait, il perdrait de ſon poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diverſité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des régles d'*Ariſtote*, & des trois unités, & des bienſéances, & de la néceſſité de ne laiſſer jamais la ſcène vuide, & de ne faire ni ſortir, ni entrer aucun perſonnage ſans une raiſon ſenſible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & ſimples,

de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des régles de la langue. Il eſt clair qu'on peut enchanter toute une nation, ſans ſe donner tant de peines.

Si *Shakeſpear* l'emporte par ces raiſons ſur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* eſt bien peu de choſe en comparaiſon du tendre & élégant *Otwai*. Pour s'en convraincre, il ne faut que jetter les yeux ſur ce petit précis de la tragédie intitulée, L'*Orpheline*.

L'ORPHE-

L'ORPHELINE,

TRAGÉDIE.

UN vieux gentilhomme Bohême, nommé *Acasto*, est retiré dans son château avec ses deux fils, *Castalio* & *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus Bohêmes que celui de *Claudius* n'est Danois. *Serine* sa fille demeure aussi dans la maison; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'est pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur *Acasto* un chapelain, un page, & deux valets de chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez-y encore une servante de *Serine*; ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux sentinelles, celle de l'orpheline commence par deux

valets de chambre ; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acasto* qui a quitté le service, & de ses deux enfans *Polidore* & *Castalio*, qui passent leur tems à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Castalio*, l'un des deux frères qui est aimé, permet à son cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime*; pourvû que lui *Castalio* puisse aussi avoir le même droit, il est content : car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, *& qu'il se mariera quand il sera vieux pour mortifier sa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrettement *Monime*, & l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie Mr. *Chamont*, frère de *Monime*; c'est un homme bien étrange & bien difficile que ce Mr. *Chamont*. Il demande d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. „ Eh !

„ pourquoi êtes-vous en doute de mon pucela-
„ ge, mon frère ? — Ecoutez, ma sœur, il n'y
„ a pas long-tems que j'eus un rêve en Hongrie;
„ tout mon lit remua, je te vis entre deux
„ gens qui te fêtoyaient tour-à-tour; je pris ma
„ grande épée; je courus à eux; & en m'éveil-
„ lant, je vis que j'avais percé ma tapisserie à per-
„ sonnages, juste dans l'endroit qui représente
„ *Polinice* & *Etéocle*, les deux frères Thébains,
„ se tuant l'un l'autre.

„ Eh bien, mon frère, parce que vous avez
„ été tourmenté en songe, il faut que vous me
„ tourmentiez éveillée ? — Oh! ce n'est pas
„ tout, ma sœur, ne te justifie pas si vite.
„ Comme je passais mon chemin l'autre jour en
„ pensant à mon rêve, je rencontrai une vieil-
„ le sans dent, toute racornie, toute en double,
„ son dos voûté était couvert d'un vieux mor-
„ ceau de bergame, ses cuisses à peine cachées
„ par des haillons de toutes couleurs, (varieté
„ de gueuserie). Elle ramassait quelques coupeaux
„ de bois; je lui donnai l'aumône; elle me de-
„ manda où j'allais, & me dit d'aller vîte si je
„ voulais sauver ma sœur. Enfin elle me parla
„ de *Castalio* & de *Polidore*.

Cette avanture étonne beaucoup *Monime* : elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio* ; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point Mr. *Chamont* ; c'est un rude homme, comme nous l'avons déja insinué ; il s'en va trouver le chapelain. *Or ça*, lui dit-il, „ *Mr. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumô-*
„ *nier de la maison? — Et vous, Monsieur, n'êtes-*
„ *vous pas officier?* Oui l'ami — *Monsieur, j'ai été*
„ *officier aussi ; mais mes parens m'ont mis dans*
„ *l'église, & je suis pourtant honnête homme, quoi-*
„ *que je sois vétu de noir. Je suis assez bien venu*
„ *dans la famille ; je ne prétends pas en savoir plus*
„ *que les autres, je ne me mêle que de mes affaires ;*
„ *je me lève matin, j'étudie peu, je bois & mange*
„ *gayement ; aussi tout le monde a de la considéra-*
„ *tion pour moi.*

„ As-tu connu mon père, le vieux *Chamont*?

„ *Oui, j'ai été très affligé de sa mort.*

„ Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrasserai volon-
„ tiers. . Di-moi un peu, crois-tu que *Castalio*
„ aime ma sœur ?

„ *S'il aime votre sœur ?*

„ Oui, oui, s'il aime ma sœur ?

„ *Ma foi, je ne le lui ai jamais demandé; &*
„ *je m'étonne que vous me fassiez une pareille ques-*
„ *tion.*

„ Ah! hypocrite! tu es comme tous tes pa-
„ reils, tu ne vaux rien; tu n'as pas le courage
„ de dire la vérité; & tu prétens l'enseigner!...
„ Es-tu mêlé dans cette affaire? Quelle part y
„ as-tu? la peste soit de la face sérieuse du vi-
„ lain; tu roules les yeux tout juste comme les
„ maquerelles; oui, les maquerelles; elles par-
„ lent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles
„ mentent; elles prêchent comme un prêtre, &
„ tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'est que l'aumônier gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Castalio* & *Monime.*

Le frère trouve la chose assez bien, & s'en va avec Mr. l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la coulisse entend ce propos ; & ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime.* Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries & de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit : le page fait bien sa commission, il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarretières, de sa gorge ; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son tems.

Polidore n'a pas perdu le sien ; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert ; & le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte & frappe les trois coups, la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre ; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, & que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit ; elle le renvoye, lui dit qu'il est un extravagant ; il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez, il est traité par la suivante comme *Amphitrion* par *Sosie.*

Polidore ayant joui à ſon aiſe du fruit de ſa ſupercherie, apparemment ſans dire mot, a laiſſé là ſa conquête, & s'eſt allé repoſer. *Caſtalio*, à qui on n'a point ouvert, ſe deſeſpère, entre en fureur, ſe roule ſur le plancher, dit des injures à tout le ſexe, & conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuſe du diable, & damna le genre-humain, les femmes ont été la cauſe de tous les malheurs.

Monime qui s'eſt levée en hâte pour retrouver ſon cher *Caſtalio*, avec qui elle croit avoir paſſé quelques doux momens, le rencontre & veut l'embraſſer; il la traite de ſcélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

Monſieur *Chamont* ſe ſouvenant toujours de ſon rêve & de ſa vieille ſorcière, vient gravement demander à ſa ſœur des nouvelles de la conſommation de ſon mariage. La pauvre femme lui avoue que ſon mari après l'avoir bien careſſée, l'a trainée par les cheveux ſur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père, (qui par parentèſe était tombé en faibleſſe dans le courant de la tragédie par excès de vieilleſſe,) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : „ Savez-vous, lui

dit-il, „ *que votre fils Caſtalio a épouſé ma ſœur?*
„ J'en ſuis fâché, répond le bon homme. *Com-*
„ *ment, fâché? pardieu, il n'y a point de grand*
„ *ſeigneur qui ne s'enorgueillit d'avoir ma ſœur,*
„ *entendez-vous?* Mais, morbleu, il l'a maltrai-
„ tée; *je veux que* vous lui appreniez à vivre,
„ *ou je mettrai le feu à la maiſon.* Eh bien,
„ eh bien, je vous rendrai juſtice. Adieu, fier
„ garçon.

Ce pauvre père va donc parler à *Caſtalio* ſon fils, pour ſavoir quelle eſt cette avanture: pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut ſavoir de *Monime* comment elle ſe trouve de la nuit paſſée; il croit n'avoir joui que de la maîtreſſe de ſon frère, en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. *Monime* à ſes diſcours ſe doute de la mépriſe; enfin *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouïe; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa piéce à la ducheſſe de *Cleveland*;

avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles second.*

COURTES RÉFLEXIONS.

NOus sentons combien la *Monime* de *Racine*, dans *Mithridate*, est au-dessous de la *Monime* de Mr. *Thomas Otwai*; c'est le même qui fit *Venise préservée.* Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidélement cette Venise ; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboye & qu'on chasse à coups de fouet ; nous aurions encor eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre* & qu'on renvoye comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'*Othello* de *Shakespear.* Avec quel plaisir nous aurions vû la première scène à Venise, & la dernière en Chi-

pre! Un Maure enléve d'abord la fille d'un sénateur. *Jago*, officier du Maure, court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. „ Tête - bleu, dit *Jago*, mettez „ votre robe ; un belier noir monte sur votre „ brebis blanche ; allons, allons, debout, des- „ cendez, ou le Diable va faire de vous un grand- „ père.

LE SENATEUR.

„ Quoi donc? que veux - tu ? es - tu devenu „ fou ?

JAGO.

„ Eh! mordieu, Signor, étes - vous de ceux „ qui n'oseraient servir Dieu, si le Diable le leur „ défendait ? Nous venons vous rendre service, „ & vous nous prenez pour des ruffiens ; je vous „ dis que votre fille va être couverte par un che- „ val de Barbarie ; que vos petits-enfans henni- „ ront après vous, & que vous aurez pour cou- „ sins des roussins d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainsi ?

JAGO.

„ Eh! oui ; sachez que votre fille *Desdémona*

„ & le Maure *Othello* font à préſent la bête à
„ deux dos.

Ce même *Jago* accompagne à Chipre le Maure *Othello*, & la Signora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chipre, en dépit du père.

A peine ſont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le Maure jaloux de ſa femme, & de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le Maure commence déja à ſentir de l'inquiétude; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſanſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pû lui donner, & de ſa luxure? Je ne l'ai point vû, cela ne m'a point bleſſé, j'ai dormi tout auſſi-bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux, ſi toute l'armée, & juſqu'aux goujats avaient tâté d'elle, & que je n'en euſſe rien ſçu.... Oh! non... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux henniſſans, & la trompette aigue, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la bannière royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la*

pompe, & les détails d'une guerre glorieuse; & vous, engins mortels, dont le rude gosier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a plus d'occupation.

C'est encor là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope.*

JAGO.

„ Est-il possible, Monseigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

„ Vilain, prouve-moi que ma femme est une
„ putain, prouve-le moi, donne-m'en une
„ preuve oculaire, ou par tout ce que vaut l'ame
„ éternelle de l'homme, il vaudrait mieux pour
„ toi que tu fusses né un chien.

JAGO.

„ Cette fonction ne me plaît guères; mais
„ puisque je me suis si fort avancé, par pure
„ honnèteté & par amitié pour vous, je pour-
„ suivrai. J'étais couché l'autre nuit avec votre
„ lieutenant *Cassio*, & je ne pouvais dormir à
„ cause d'une rage de dent. Il y a des gens,
„ comme vous savez, qui ont l'ame si relâchée,
„ qu'ils parlent en dormant de leurs affaires;
„ *Cassio* est un de ceux-là. Il disait dans son
„ sommeil, Ma chère *Desdémona*, soyons bien

„ prudens, cachons bien nos amours; en parlant
„ ainſi, il me prenait les mains, il me tâtonnait,
„ il s'écriait, ah! charmante créature, & il me
„ baiſait avec ardeur, comme s'il eût arraché
„ par la racine des baiſers plantés ſur mes lé-
„ vres, & il mettait ſes cuiſſes ſur mes jambes,
„ & il ſoupirait, il haletait, il me baiſait, il s'é-
„ criait, Damné de deſtin qui t'a donnée à ce
„ Maure?

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, & ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par hazard, le capitaine Maure ne manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit, mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. „ Allons, dit-il, meurs, putain... Ah!
„ Monſeigneur, renvoyez-moi, mais ne me tuez
„ pas... Meurs, putain... Ah! tuez-moi demain,
„ laiſſez-moi vivre cette nuit... Gueuſe, ſi tu
„ branles!... Une ſeule demi-heure... Non,
„ quand cela ſera fait, il n'y aura plus de délai...
„ Mais que je diſe au moins mes prières... Non,
„ il eſt trop tard... " Il l'étrangle; & *Deſdémona* après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte, le ſénat rapelle *Othello*; on vient le prendre pour le me-

ner à Venise où il doit être jugé. „ Arrêtez, dit - il, „ un mot ou deux... Vous direz au sé„ nat qu'un jour dans Alep je trouvai un Turc „ à turban qui battait un Vénitien & qui se mo„ quait de la république ; je pris par la barbe ce „ chien de circoncis, & *je le frapai ainsi.* " Il se frape alors lui - même.

Un traducteur Français qui nous a donné des esquisses de plusieurs piéces Anglaises, & entr'autres du Maure de Venise, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainsi *Othello* :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais.
Dites - leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
Trompé par un esclave, aveuglé par l'erreur
Immola son épouse, & se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi*, est pris dans *Zaïre ;* mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

DES DIVERS CHANGEMENS *ARRIVÉS* A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos*? Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaye. *Theſpis* & d'autres yvrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au tems des vendanges; mais ſi nous en croyons *Platon* dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déja des piéces de théatre du tems de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette. Mais en Crête, & dans d'autres pays, long-tems avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'*Eſchile*, de *Sophocle*,

d'*Euripide.* Il n'était pas permis à un poëte de donner une piéce avant quarante ans; ils s'apellaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fètes qu'on repréſentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnoye à des uſages profanes. C'eſt pourquoi *Démoſthène* dans ſa ſeconde Olinthienne, employe tant de circonſpection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les repréſentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans & polis; de là ces fètes juives, ces danſes des prètres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, &

tant

tant d'autres cérémonies entiérement Egyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les repréſentations impoſantes & terribles, étaient les myſtères ſacrés qu'on célébrait dans les plus vaſtes temples du monde, en préſence des ſeuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au ſujet; & le ſujet était la vie préſente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: „ Préparez-vous, *s'écriait-il*, „ à voir par les yeux de l'ame, l'arbitre
„ de l'univers. Il eſt unique, il exiſte ſeul par
„ lui-même, & tous les êtres doivent à lui ſeul
„ leur exiſtence; il étend partout ſon pouvoir
„ & ſes œuvres; il voit tout, & ne peut être
„ vu des mortels.

Le chœur répétait cette ſtrophe; enſuite on gardait quelque tems le ſilence; c'était là un vrai prologue. La piéce commençait par une nuit répandue ſur le théâtre; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe; ils erraient ſur des montagnes, & deſcendaient dans des abîmes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient

l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes & atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt ce que *Virgile* dévelope admirablement dans ſon ſixiéme livre de l'Enéide, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères; & c'eſt ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlegias.* (*Soyez juſtes, mortels, & ne craignez qu'un Dieu.*) Ce fou de *Scarron* ſe trompe donc quand il dit:

Cette ſentence eſt bonne & belle,
Mais en enfer de quoi ſert-elle?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs Eliſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de Dieu, d'un ſeul Dieu, architecte du monde; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Stobée* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encor quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre Punique pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apai-

ſer les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre 7. Ce fut un acte très-ſolemnel de religion. Les piéces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des dieux & ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les juifs pour les cérémonies payennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'égliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théatre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes leur parut l'empire du Diable. *Tertullien* l'Africain dit dans ſon livre des ſpectacles, que le Diable éléve les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à J. C. qui aſſure que perſonne ne peut ajouter une coudée à ſa taille. S. Grégoire* de Nazianze inſtitua un théatre chrétien, comme nous l'aprend *Sozomène*; un ſaint *Apollinaire* en fit autant; c'eſt encore *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'hiſtoire eccléſiaſtique. L'ancien & nouveau teſtament furent les ſujets de ces piéces; & il y a très-grande aparence que la tradition de ces ouvrages de théatre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque tems après dans preſque toute l'Europe.

Castelvetro certifie dans sa poëtique, que la passion de Jésus-Christ était jouée de tems immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représentations des Italiens, de qui nous tenons tout; & nous les imitâmes assez tard, ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorziéme siécle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à S. Maur. On joua les mystères à l'entrée de *Charles VI.* à Paris l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf & sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois mêmes, sur la jalousie de *Joseph*, &c. On en juge par nos Noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence:

Matthieu? Plaît-il, Dieu?
Prends ton épieu.

Prendrai-je auſſi mon épée?
Oui, & ſuis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la réſurrection un ange parle ainſi à Dieu le Père.

Père Eternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne,
Votre fils bien-aimé eſt mort,
Et vous dormez comme un yvrogne.
Il eſt mort? Oui, d'homme de bien:
Diable emporte qui en ſavait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les piéces des myſtères qui ſont venues juſqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plûpart très-graves; on n'y pouvait reprendre que la groſſiéreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la ſainte écriture en dialogues & en action; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de Dieu. Il y avait ſur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'apareil que nous n'en avons jamais vû: la troupe bourgeoiſe était compoſée de plus de cent acteurs, indépendamment des aſſiſtans, des gagiſtes & des machiniſtes. Auſſi on y courait en foule, & une ſeule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établiſſement de l'hôtel de Bourgogne. C'eſt ce qui ſe voit par

les regiſtres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs ſe plaignirent que perſonne ne venait plus à leurs ſermons, car le monologue fut en tout tems jaloux du dialogue: il s'en falait beaucoup que les ſermons fuſſent alors auſſi décens que ces piéces de théatre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ſermons de *Menot* & de tous ſes contemporains.

Cependant en 1541. le procureur général, par ſon réquiſitoire du 9 Novembre, prétend (article ſecond) *que prédications ſont plus décentes que myſtères, attendu qu'elles ſe font par théologiens, gens doctes & de ſavoir, que ne ſont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail ſur les myſtères & ſur les moralités qui leur ſuccédèrent, il ſuffira de dire que les Italiens qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent auſſi les premiers: le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, reſſuſcitèrent, autant qu'ils le purent, le théatre des Grecs; & il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui oſât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocles que les Papes faiſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence en 1514. fit des dépen-

ſes immenſes pour la repréſentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe, depuis la décadence de l'Empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, & on y accourut des extrémités de l'Italie. La piéce eſt de l'archevèque *Triſſino*; elle eſt noble, elle eſt régulière, & purement écrite. Il y a des chœurs; elle reſpire en tout le goût de l'antiquité; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur; c'étaient les défauts des Grecs; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X.* fit repréſenter à Florence la Roſamonda du *Ruccelaï*, avec une magnificence très ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelaï* & le *Triſſino.*

Long-tems auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioſte*, la fameuſe Mandragore de *Machiavel*; enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'Aminte du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, & le Paſtor fido un ſuccès encor plus grand. Toute l'Europe ſavait & ſait encor par

cœur cent morceaux du Paſtor fido ; ils paſſeront à la dernière poſtérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple (comme on l'a déja dit) qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poéſie !

Tandis que le Paſtor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait partôut des ſcènes entières, qu'on le traduiſait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs autos-ſacramentales, c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *Lopez* de *Vega*, qui était digne de corriger ſon ſiécle, fut ſubjugué par ſon ſiécle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſotiſes.

Dans l'une de ſes meilleures piéces intitulée *Don Raymond*. Ce *Don Raymond*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan ; l'infante de *Léon*, ſa maitreſſe, eſt déguiſée en bucheron ; un prince de *Léon* en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favoris? Le chapitre des torcheculs de *Gargantua*, l'oracle de la dive *Bouteille*, les piéces de *Chrétien* & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis Jodelle, qui ſous *Henri II.* avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produiſit rien de ſupportable. Enfin, *Mairet*, gentilhomme du duc de Montmorenci, après avoir luté long-tems contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne reſſemble point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théâtre, & l'obſervation des règles ayent commencé en Italie & en France par une *Sophonisbe*. Cette piéce de *Mairet* eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées; elle ſervit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque tems avant que Corneille travaillat pour la ſcène tragique; & elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que lorſque Corneille lui-même voulut enſuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba; & celle de *Mairet* ſe ſoutint encore long-tems. *Mairet* ouvrit donc la

véritable carrière où *Rotrou* entra, & celui-ci alla plus loin que son maitre. On joue encore sa tragédie de *Veyceslas*, piéce très-défectueuse à la vérité, mais dont la premiére scène & presque tout le quatriéme acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa *Médée*, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès. Mais le Cid imité de l'Espagnol, fut la premiére piéce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* & de *Scuderi*. On sait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces*, & de *Cinna*, dans les personnages de *Cornelie*, de *Sevère*, dans le cinquiéme acte de *Rodogune*. Si *Medée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Oedipe*, *Bérénice*, *Surena*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Agesilas*, *Attila*, *Don Sanche*, la *Toison d'Or*, ont été indignes de lui & de tous les théâtres, ses belles piéces, & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule & son vainqueur, quand ce grand hom-

me commença à baiſſer. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies ; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha, avec raiſon, que nôtre théâtre était une école continuelle d'une galanterie, & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Théſée* & *Dircé* au milieu de la peſte ; pour avoir mis des petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre* ; & enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille*, & dans les ſcènes attendriſſantes du *Cid* qu'il avait priſes dans Guilen de *Caſtro*, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide & les expreſſions bourgeoiſes ; mais on s'aperçut bientôt que preſque toutes ſes piéces, & celles des auteurs ſuivans, contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les piéces de cet aimable poëte ;

s'il n'avait pas ſû couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poëſie, des graces de ſa diction, de la douceur de ſon éloquence ſage, & de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frapantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par Saint-Evremont; il dit *que nos piéces ne font pas une impreſſion aſſez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe; que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que *Saint-Evremont* a mis le doigt dans la playe ſecrette du théâtre Français; on dira tant qu'on voudra que *Saint-Evremont* eſt l'auteur de la pitoyable comédie de *Sirpolitik*, & de celle des opéra, que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit faiſeur de phraſes; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'eſprit & de goût.

Certainement ſon goût était très-fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plupart de nos piéces.

Il nous a preſque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotone, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans & aux femmes, qui a transformé le théatre en converſations de *Clélie.* Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raiſonnemens politiques, qui ont gâté *Sertorius*, qui ont rendu *Othon* ſi froid, & *Suréna* & *Attila* ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encor qu'on ne déployat un grand patétique ſur la ſcène, & que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la conſtruction du théatre, & la meſquinerie du ſpectacle. Nos théatres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs & des Romains, ce que ſont nos halles, nôtre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs, & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Coliſée, & du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans

doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour repréſenter *Cinna* ſur des tréteaux, & que ces ignorans, vétus comme des charlatans, joüaient *Céſar* & *Auguſte* en perruque quarrée, & en chapeau bordé.

Tous fut bas & ſervile. Des comédiens avaient un privilège ; ils achetaient un jeu de paume, un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théâtre de *Periclés*. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs ? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux ? quelle grande action théatrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ? Les piéces devaient être compoſées de longs récits ; c'était des converſations, plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une piéce qui n'en avait point ; il falut que *Corneille* dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'Emilie qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théatrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces

traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il falait le déchirer. La déclamation qui fut jufqu'à Mademoifelle Lecouvreur un récitatif mefuré, un chant prefque noté, mettait encore un obftacle à ces emportemens de la nature, qui fe peignent par un mot, par une atitude, par un filence, par un cri qui échape à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits que par Mademoifelle Dumefnil, lorfque dans *Mérope*, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler fon propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta, quand laiffant tomber fon poignard on la vit s'évanouïr entre les bras de fes femmes, & qu'elle fortit de cet état de mort avec les tranfports d'une mère ; lorfqu'enfuite s'élançant aux yeux de *Polifonte*, traverfant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur fur le front, les fanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria, *Barbare, il eft mon fils.* Nous avons vu Baron ; il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoifelle Lecouvreur avait les graces, la jufteffe, la fimplicité, la vérité, la bienféance ; mais pour le grand pathétique de

l'action, nous le vîmes la premiére fois dans Mademoiselle Dumesnil.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de Mademoiselle Clairon, & de l'acteur qui joue Tancrède, au troisiéme acte de la piéce de ce nom & à la fin du cinquiéme. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives, jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusques-là nous n'avions point d'idée; & Mademoiselle Clairon est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatriéme acte de *Mahomet* on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle, un Séïde qui sût être à la fois entousiaste & tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir & pleurer; une Palmire animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre; sentant déja l'horreur, le repentir, le desespoir, à l'instant que le crime est commis; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnait ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui embrasse en

versant

verſant ſes larmes avec ſon ſang ; qui mêle ſes pleurs avec ceux de ſes enfans, qui ſe ſoulève pour les ſerrer entre ſes bras, retombe, ſe penche ſur eux ; enfin, ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette ſituation ſerait encore au-deſſus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'eſt que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hazardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, & le public le ſait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles font d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos. Une piéce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Semiramis*, oſez faire paraitre l'ombre de *Ninus* ; que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur

du crime, je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiécle & de ſon pays; mais ne répétez pas ces hardieſſes; qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théatrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? Craindre tous les écueils; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des atitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

LE journal encyclopédique, l'un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau*, & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rapelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels Pope a la préférence sur le Français & sur le Romain.

Quelques traits échapés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale ;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré
Il porta le flambeau dans l'abime de l'être ;
Et l'homme, avec lui seul, apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poëme sur la loi naturelle, ouvrage philosophique & moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; & où l'auteur dévelope les principes de la loi universelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que

l'essai sur l'homme de l'illustre *Pope* est un très bon ouvrage, & que ni *Horace*, ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rousseau* est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant, dans une piéce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie* : il fait ses efforts pour expliquer le systême de *Platon*; mais que cet ouvrage est faible, languissant ! ce n'est ni de la poësie, ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs, ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans ;
Par ces degrés de lumiére inégale,
Tu sus remplir le vuide & l'intervale
Qui se trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux jusqu'à toi ;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme & l'équateur sensible
De l'univers invisible & visible.

Il n'est pas étonnant que cette piéce soit demeurée dans l'oubli ; c'est, comme on voit, un gali-

mathias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure & séche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de *l'essai* de *Pope*; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords *Shaftsburi* & *Bolingbroke* exécuté par le plus habile ouvrier; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort & si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit; s'il ne sape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement, & si ce systême ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, & les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens; nous leur laissons le soin de confondre *Pope*, *Shaftsburi*, *Bolingbroke*, *Leibnits* & d'autres grands hommes; nous nous en tenons uniquement à la philosophie & à la poësie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage:

All partial evil à general good.

Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ferait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il digérait ce système ? Que veut dire : *Tout est bien ?* Est-ce pour nous ? Non, sans doute. Est-ce pour Dieu? Il est clair que Dieu ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée Platonicienne? Un cahos, comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau*, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satyres, se sont jamais servis des armes dont *Pope* se sert. Les gentillesses dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot ;

Que Harvey tremble ! Qui ? cette chose de soye !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse !
Hélas ! il ne peut sentir ni satyre ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?
Pourtant je veux fraper cette punaise volante à aîles dorées,
Cet enfant de la boue qui se peint & qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits & les belles,

Qui ne peut tâter ni de l'esprit, ni de la beauté :
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vuide....
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours,
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie,
Soit que cette marionette barbouille les mots que le compère lui soufle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges ;
Son esprit roule sur des oüi-dires, entre ceci, & cela ;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtresse ;
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flateur chez le roi,
Tantôt trotte en lady, tantôt marche en mylord.
Ainsi les rabins ont peint le tentateur,
Avec face de chérubin, & queuë de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit ;
Son esprit rampe & sa vanité léche la poussière.

Il est vrai que *Pope* a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne ; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infâme prostitué à *Néron*. Vous observerez encor que la plûpart de ces invectives tombent sur la figure de mylord

Harvey, & que *Pope* lui reproche jufqu'à fes graces. Quand on fonge que c'était un petit homme contrefait, boffu par devant & par derrière, qui parlait ainfi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère font aveugles.

Les lecteurs pourront demander fi c'eft *Pope*, ou un de fes porteurs de chaife qui a fait ces vers. Ce n'eft pas là abfolument le ftyle de *Defpréaux*. Ne fera-t-on pas en droit de conclure que la politeffe & la décence ne font pas les mêmes en tout pays ?

Pour mieux faire fentir encore, s'il fe peut, cette différence que la nature & l'art mettent fouvent entre des nations voifines, jettons les yeux fur une traduction fidelle d'un paffage de la *Dunciade* de *Pope* ; c'eft au chant fecond. La *Bêtife* a propofé des prix pour celui de fes favoris qui fera vainqueur à la courfe. Deux libraires de Londres difputent le prix : l'un eft *Lintot*, perfonnage un peu pefant ; l'autre eft *Curl*, homme plus délié : ils courent, & voici ce qui arrive ;

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était fa coutume de fe défaire au lever de l'aurore

Du marc de ſon ſouper, devant la porte de ſa voiſine.
Le malheureux Curl gliſſe ; la troupe pouſſe un grand cri ;
Le nom de Lintot raiſonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl eſt couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, *&c.*

Le portrait de la molleſſe dans le *Lutrin* eſt d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Une autre concluſion que nous oſerons tirer encor de la comparaiſon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'eſt qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne piéce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui eſt plus aiſé à faire, une ſatire, ou ce qui eſt ſouvent aſſez inſipide, une ode, ſoit auſſi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaiſir à la voir, que non pas à tranſcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs ; car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien ; une bonne ode encor moins ; elle peut tout au plus amuſer un quart d'heure les gens du métier ; mais créer un ſujet, inventer un nœud &

un dénouement, donner à chaque perſonnage ſon caractère, & le ſoutenir, faire enſorte qu'aucun d'eux ne paraiſſe & ne ſorte ſans une raiſon ſentie de tous les ſpectateurs, ne laiſſer jamais le théâtre vuide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec nobleſſe ſans enflure, avec ſimplicité ſans baſſeſſe; faire de beaux vers qui ne ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers; c'eſt là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encor rien fait. *Eſther* eſt une piéce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pû en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres loix, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile ! & qu'une épître, une ſatyre ſont aiſées ! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* & un *Deſpréaux* ! Quoï ! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël ?* Quoi ! une tête de *Rimbran* ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des nôces de Cana ?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable ; mais pour les épîtres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtyle ! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation ! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans ? que ce paradoxe eſt ridicule !

Silla, *Catilina*, *Céſar*, *Tibère*, *Néron* même étaient-ils des ſots ? Le fameux duc de *Borgia* était-il un ſot ? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne ? Peut-on, d'ailleurs, ſouffrir la maniére dure & contrainte, dont cette idée fauſſe eſt exprimée ?

Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien,

Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu, est-ce ainsi que *Despréaux* écrivait ? Comment souffrir le langage de l'épître à Mr. le duc de *Noailles*, qu'il batisa, dans ses derniéres éditions ; d'*épître à Mr. le comte de C. . .*

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soient alliés à titres & puissance,
Que de splendeurs & d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seiziéme siécle, & de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile, ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures ; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace* : point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses

épîtres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés; on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Motte*, que de ſes roches de *Saliſburi* : qu'importe? . . . Qu'entre ces roches nues

» Qui par magie en ces lieux ſont venues,
» S'en trouve ſept, trois de chacune part;
» Une au-deſſus; le tout fait par tel art,
» Qu'il repréſente une porte effective,
» Porte vraiment bien faite & bien naïve;
» Mais c'eſt le tout; car qui voudrait y voir
» Tours ou châtel, doit ailleurs ſe pourvoir.

Ces déteſtables vers & ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tragédie que nous ayons? Nous ſommes raſſaſiés de vers : une denrée trop commune eſt avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation ſe raſſemble eſt preſque le ſeul genre de poëſie qui nous intéreſſe aujourd'hui; encor ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours.

Namque voluptates commendat rarior uſus.

DE L'HISTOIRE.

COmme nous avons déja vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de nôtre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui sont encor les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait Tacite & Tite-Live pour étudier sérieusement les mille & une nuit. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple, & aprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'aprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore.) L'art d'écrire n'a pas cer-

tainement plus de ſix mille ans chez les Chinois, & quoi qu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guère d'aparence qu'ils ayent ſû plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire; & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit Sanchoniaton, les choſes commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le deſir & l'amour en nâquirent, & de l'union du deſir & de l'amour furent formés les animaux. Les aſtres ne vinrent qu'enſuite, mais ſeulement pour orner le ciel, & pour réjouïr la vue des animaux qui étaient ſur la terre.

Le Kneph des Egyptiens, leur Oſshiret, & leur Iſshet, que nous nommons Oſiris & Iſis, ne ſont guère moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; Ovide les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poëſie. Ce qu'il dit d'un Dieu qui débrouille le cahos, & de la formation de l'homme eſt ſublime:

Sanctius his animal mentisque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera posset
Natus homo est. . . . .
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'Hésiode & les autres qui écrivirent si longtems auparavant, se soient exprimés avec cette sublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, jusqu'au tems des Olimpiades, tout est plongé dans une obscurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux Olimpiques, & fait des contes aux Grecs assemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer rouge dans la Méditerranée, ce qui supose que ces Phéniciens avaient doublé nôtre cap de Bonne Espérance, & fait le tour de l'Afrique.

Ensuite vient l'enlévement d'Io, puis la fable de Gigès & de Candaule, puis de belles histoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte Chéops, qui ayant exigé une pierre de taille de chacun de ses amants, en eut assez pour bâtir une des plus belles piramides.

Joignez

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, & vous avez l'hiſtoire du genre humain.

Les premiers tems de l'hiſtoire Romaine ſemblent écrits par des Hérodotes; nos vainqueurs & nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontiſe.

Le grand Romulus, roi d'un village, eſt fils du Dieu Mars, & d'une religieuſe qui allait chercher de l'eau dans ſa cruche. Il a un Dieu pour père, une Catin pour mère, & une louve pour nourice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour Numa. On trouve les beaux livres des Sibilles. Un augure coupe un gros caillou avec un raſoir par la permiſſion des Dieux. Une Veſtale met à flot un gros vaiſſeau engravé, en le tirant avec ſa ceinture. Caſtor & Pollux viennent combattre pour les Romains, & la trace des pieds de leurs chevaux reſte imprimée ſur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent ſaccager Rome; les uns diſent qu'ils furent chaſſés par des oyes, les autres qu'ils remportèrent beaucoup d'or & d'argent; mais il eſt probable que dans ces tems-là en Italie il y avait beaucoup moins

d'argent que d'oyes. Nous avons imité les premiers historiens Romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons nôtre oriflamme aportée par un ange, la sainte ampoulle par un pigeon; & quand nous joignons à cela le manteau de St. Martin, nous sommes bien forts.

Quelle serait l'histoire utile? celle qui nous aprendrait nos devoirs & nos droits, sans paraitre prétendre à nous les enseigner.

On demande souvent si la fable du sacrifice d'Iphigénie est prise de l'histoire de Jephté? si le déluge de Deucalion est inventé en imitation de celui de Noé? si l'avanture de Philémon & de Baucis est d'après celle de Loth & de sa femme? Les juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un Ptolomée; mais les Juifs furent longtems auparavant courtiers & usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il parait qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babiloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées

pour nous, malgré nôtre haine & nôtre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raiſon ; mais nous nous ſoumettons aux juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingt ſyſtèmes ſur leur chronologie, & beaucoup plus de manières d'expliquer les événements de leur hiſtoire ; nous ne ſavons pas quelle eſt la véritable ; mais nous lui réſervons nôtre foi pour le tems où elle ſera découverte.

Nous avons tant de choſes à croire de ce ſavant & magnanime peuple, que toute nôtre croyance en eſt épuiſée, & qu'il ne nous en reſte plus pour les prodiges dont l'hiſtoire des autres nations eſt pleine. Rollin a beau nous répéter ſes oracles d'Apollon, & les merveilles de Sémiramis, il a beau tranſcrire tout ce qu'on a dit de la juſtice de ces anciens Scythes, qui pillèrent ſi ſouvent l'Aſie, & qui mangeaient des hommes dans l'occaſion ; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eſt la ſageſſe & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inſtruire les habitans de la Pa-

leſtine. Si les rois de Babilone dans leurs conquêtes, tombent en paſſant ſur le peuple Hébreu, c'eſt uniquement pour corriger ce peuple de ſes péchés. Si le roi qu'on a nommé Cyrus, ſe rend maître de Babilone, c'eſt pour donner à quelques juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si Alexandre eſt vainqueur de Darius, c'eſt pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Sirie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encor pour inſtruire les juifs; les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs; & voilà comme l'hiſtoire eſt utile.

Mais ce que nous avons de plus inſtructif, c'eſt la juſtice exacte que les clercs ont renduë à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale St. Grégoire de Nazianze juge l'empereur Julien le philoſophe; il déclare que ce prince qui ne croyait point au Diable, avait un commerce ſecret avec le Diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés ſous des figures trop hideuſes,

il les chassa en faisant par inadvertence des signes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *misérable*; il assure que Julien immolait de jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'est ainsi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même Grégoire proféra contre lui pendant son règne.

Une méthode heureuse de justifier les calomnies dont on accable un innocent, c'est de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout est compensé; & c'est la maniére qu'employe le même Saint de Nazianze. L'empereur Constance, oncle & prédécesseur de Julien, à son avénement à l'empire, avait massacré Julius frère de sa mère & ses deux fils, tous trois déclarés Augustes; c'était une méthode qu'il tenait de son père le grand Constantin; il fit ensuite assassiner Gallus frère de Julien. Cette cruauté qu'il exerça contre sa famille, il la signala contre l'empire; mais il était dévot: & même dans la bataille décisive qu'il donna contre Magnance, il pria Dieu dans une église pendant tout le tems que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont Grégoire

fait le panégirique. Si les ſaints nous ſont connaître ainſi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, ſurtout quand ils ſont ignorants, ſuperſtitieux & paſſionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un uſage un peu bizarre de l'étude de l'hiſtoire. On déterre des chartes du tems de Dagobert, la plupart ſuſpectes & mal entenduës, & on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui ſubſiſtaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conſeille à ceux qui étudient & qui raiſonnent ainſi, de dire à la mer, Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare; retournes-y tout-à-l'heure.

CONVERSATION

De Mr. l'Intendant des Menus *en exercice, avec Mr. l'Abbé* Brizel.

IL y a quelque tems qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, & tous les talents nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans * l'ordre des loix. L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de bruler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flate qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de monsieur l'intendant des Menus en exercice, & de monsieur l'abbé Brizel. Je fus présent à cette conversation: je l'ai fidélement recueillie, & en voici un petit précis,

* L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup question *d'ordre*, fut déféré par maître le Dain & incendié au bas de l'escalier.

que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant des Menus à l'abbé Brizel, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV. je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles; qu'il eût fait composer Cinna, Athalie, & le Misantrope, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé la Chétardie, ou du curé Fautin, connus tous deux par les mêmes avantures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & Louis XIV. lui-même, de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture? Non, sans doute, dit l'abbé Brizel; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant des Menus. Quand Louis XIV. & toute sa cour dansèrent sur le théatre, quand Louis XV. dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Thuilleries, pensez-vous qu'ils ayent été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé

Brizel : nous fommes bien bêtes, je l'avoue; mais nous ne le fommes pas affez pour imaginer une telle fotife.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le père le Boffu fupérieur de Ste. Geneviéve, le père Rapin, l'abbé Gravina, le père Brumoy, le père Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Ariftote enfeigné l'art de la tragédie & de l'épopée? On n'eft pas encor tombé dans cet excès de barbarie, repartit Brizel : il eft vrai que l'abbé de la Cofte, monfieur de la Solle, & l'auteur des nouvelles eccléfiaftiques, prétendent que la déclamation, la mufique & la danfe font un péché mortel; qu'il n'a été permis à David de danfer que devant l'arche, & que de plus, David, Louis XIV. & Louis XV. n'ont point danfé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en préfence de quelques perfonnes de fa cour; & qu'on ne fe donne le plaifir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chofe à parler, ou à chanter, ou à danfer en public.

Il eft donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt fous le nom de menus plaifirs du roi, & que cet impôt eût fervi à payer

les frais des ſpectacles de ſa Majeſté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa Majeſté très chrêtienne.

Vous nous embarraſſez beaucoup, dit Brizel.

Je veux vous pouſſer, dit le Menu. Non ſeulement Louis XIV. mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Triſſino, le pape Léon X. dépenſèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes : je ne trouve pourtant pas dans l'hiſtoire de l'égliſe qu'aucun vicaire de St. Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X. & ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiſelle le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rüe de Bourgogne? pourquoi le ſieur Romagneſi acteur de nôtre troupe Italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain? Pourquoi une actrice des chœurs diſcordants de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brulées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, & ſeront-elles brulées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront

retrouvé leurs corps? C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt ſols au parterre.

Cependant, ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures, ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en fauxbourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on n'a pas excommunié Louïs XIV. quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joüé un opéra, il ne parait pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Brizel ſentit la force de cet argument; il répondit ainſi : Il y a des tempéraments : tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſ-

tre & inimitable Moliére dans la paroiſſe St. Euſtache; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joſeph, ſelon nôtre belle & ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que St. Euſtache eſt un ſi grand ſaint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués, le corps de l'infâme auteur du Miſantrope. Mais enfin, St. Joſeph eſt une conſolation; c'eſt toujonrs de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe différence entre la terre ſainte & la profane; la première eſt incomparablement plus légère; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt Moliére, y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Madlle. Le Couvreur, & Romagneſi, qui ſont ſur les chemins. Peut-être eſt-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe; je n'en voudrais pas jurer. Mais je ſuis ſûr du ſalut de Jean Baptiſte Lulli, violon de Madlle., Muſicien du roi, ſurintendant de la muſique du roi, qui joüa dans Cariſelli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin; celui-là eſt monté au ciel comme j'y monterai: cela eſt clair, car il a un beau tombeau de mar-

bre à St. Euſtache. Il n'a pas tâté de la voirie ; il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'eſt ainſi que raiſonna Mr. l'abbé Brizel ; & c'eſt puiſſamment raiſonner.

L'Intendant des Menus qui ſait l'hiſtoire, lui repliqua ; Vous avez entendu parler du révérend père Girard ; il était ſorcier ; cela eſt de fait. Il eſt averé qu'il enſorcela ſa pénitente en lui donnant le fouët tout doucement. De plus, il ſouffla ſur elle, comme font tous les ſorciers. Seize juges déclarèrent Girard magicien. Cependant il fut enterré en terre ſainte. Dites-moi pourquoi un homme qui eſt à la fois jéſuite & ſorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la ſépulture, & que Mademoiſelle Clairon ne les aurait pas, ſi elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline ne ſort du théatre que pour s'aller faire baptiſer ?

Je vous ai déja dit, répondit l'abbé Brizel, que cela eſt arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Madlle. Clairon, s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il ſe peut qu'il ſe trouve un curé qui faſſe le difficile ; alors on ne s'aviſera pas de faire du fracas en ſa faveur, &

d'appeller comme d'abus au parlement. Les acteurs de ſa majeſté ſont d'ordinaire des citoyens, nés de familles pauvres : leurs parents n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en ſoucie guères ; il jouït des talents de Mademoiſelle Le Couvreur pendant ſa vie, il la laiſſa traiter comme un chien après ſa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des ſorciers eſt beaucoup plus ſérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des ſorciers ; il eſt certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des ſeize Provençaux qui crurent Girard ſi habile. Cependant, l'excommunication ſubſiſte toujours. Tant pis pour vous ſi vous manquez de ſorciers ; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous ſommes comme le médecin de Pourceaugnac : il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie auſſi les ſauterelles ; il y en a ; & j'avouë qu'il eſt triſte qu'on continuë à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vû des nuées en Picardie ; il eſt très dangereux d'offenſer de grandes compagnies, & d'expoſer les foudres de l'égliſe au mépris des perſonnes puiſſan-

tes ; mais pour trois ou quatre cent pauvres comédiens, répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, Mr. l'intendant. N'ètes-vous pas fils d'un fermier général ? Non, monsieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur général des finances, & tous deux étaient sécretaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien, repliqua Brizel, vôtre oncle, vôtre père, & vôtre grand-père, sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu à ce discours ne sut s'il devait rire, ou battre l'abbé Brizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monsieur, dit-il au Brizel, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi: Je vous montrerai vingt conciles, dit le Brizel; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des payens, & vous apprendrez par les an-

ciennes conſtitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'égliſe aux premiers ſiécles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* eſt un paſſage aſſez connu : la loi de l'égliſe a été invariable ſur cet article ; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des doüanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encor dans les premiers ſiécles l'Oedipe de Sophocle, anathème qui ſubſiſte contre ceux qui ne repréſentent plus l'Oedipe de Corneille. Commencez par tirer de l'enfer vôtre père, votre grand-père, & votre oncle : & puis nous compoſerons avec la troupe de ſa majeſté.

Vous extravaguez, Mr. Brizel, dit l'intendant : mon père était ſeigneur de paroiſſe ; il eſt enterré dans ſa chapelle : mon oncle lui fit faire un mauſolée de marbre auſſi beau que celui de Lulli ; & ſi ſon curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cu de baſſe-foſſe. Je veux bien croire que S. Matthieu a damné les employés des fermes, après l'avoir été, & qu'ils ſe tenaient à la porte de l'égliſe dans les premiers tems : mais vous avouerez que perſonne aujourd'hui

n'oſe

n'ose nous le dire en face; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognitò.*

Justement, dit Brizel, vous y êtes. On laisse l'*Ethnicus* & le *Publicanus* dans l'évangile; on n'ouvre point les anciens rituels, & on vit paisiblement avec les fermiers généraux, pourvû qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Mr. l'intendant s'appaisa un peu; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus.* Je vous prie, mon cher Brizel, dit-il, de m'aprendre pourquoi on a inseré cette satyre dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple, dit Brizel: ceux qui prononçaient cette excommunication, étaient de pauvres gens, dont les trois quarts étaient juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maitres; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la doüane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres, & des commis. La populace courait après des gens qui

prêchaient l'égalité, & qui damnaient Meſſieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puiſſances, & contre les impôts ; vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire ; & quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mords à la bouche, & qui monteront deſſus pour renverſer les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, & qu'elles ſont chères aux peuples ; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui ſeront prodigués ; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt là, Monſieur, l'hiſtoire ſuccinte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été longtems barbare ; & aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encor des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs ri-

cheſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en paix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant des Menus; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à diner; vous tombez ſur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monſieur, oubliez-vous que les comédiens ſont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faiſant ſa charge? Donc, il ne vous eſt pas permis d'excommunier un comédien du roi, joüant Cinna & Polieucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Brizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? C'eſt aparemment dans vos libertés de l'égliſe Gallicane? Mais ne ſavez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proſcrit le grand Henri IV. & Henri III. & Louïs XII. le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Piſe, & Philippe le Bel, & Philippe Auguſte, & Louïs VIII. & Philippe I. & le ſaint

roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelque princes de théatre.

L'intendant Des Menus un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit: Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté, l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils péchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des piéces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher: s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'église les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plait, à quel point

vous êtes abſurdes ; vous ſouffrez que des citoyens au ſervice de ſa majeſté, ſoient jettés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'eſt parce que nous ſommes un peuple grave, ſérieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eſt convulſionnaire ; il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne controllent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui payent avec allégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône, qui après avoir ſatisfait à leur devoir, paſſent doucement leur vie à cultiver les arts, qui reſpectent Sophocle & Euripide, & qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un compoſé de fripons, de fanatiques, & d'imbécilles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſéparé, qu'on appelle la bonne compagnie ; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur du genre humain ; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits ;

c'eſt pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé; c'eſt lui qui donne la réputation; & pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous faiſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis; & depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le père Queſnel juſqu'au maraut qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perſuadons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplait mortellement aux ſaints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loüe les chaiſes; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand il a l'eſprit rempli des beaux morceaux de Cinna, de Polieucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'eſt là ce qui nous déſeſpère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous

demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de St. Roc ; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lû l'œuvre des ſix jours ? diſons-nous ; on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems aproche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à St. Jean de Latran, ou à St. Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit ; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de St. Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora Cuzzoni, la ſignora Fauſtina, la ſignora Barbarini, encor moins le ſignor Farinelli, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux, ne ſont jamais perſécuteurs ; voilà pourquoi un roi qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchants que les petits qui cherchent à être

les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux dans Paris aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſants ne regardent les chiens que quand ils aboyent, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis nôtre ſecret; ne me décelez pas, & faites moi le plaiſir de me donner une loge grillée à la première tragédie de Mr. Collardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant Des Menus; mais achevez de me révéler vos miſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une ſocieté gagée par le roi, eſt le comble de l'inſolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems, perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale?

Je crois vous avoir déja répondu, dit Brizel,

en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit & de la ſotiſe, de l'induſtrie & de la pareſſe, de la philoſophie & du fanatiſme, de la gaieté & du pédantiſme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence, La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui repréſentent Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de Cinna, & le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur, & les ſpectateurs, ſont aſſurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs? pourquoi St. Joſeph ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce

métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé pendant des ſiècles, ceux qui diſaient que le St. Eſprit procède du Père & du Fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire ?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon ?

Et pour vous parler du théatre que vous aimez, expliquez nous comment vous aplaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils Joas chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnat au dernier ſuplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les juifs même danſèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand' meſſe de danſer pieuſement une loure ou

une chacone, on en rirait comme de ses billets de confession; on représente encor des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes; un comédien fait Jésus-Christ, un autre fait le Diable, une actrice est la sainte Vierge, une autre Madeleine à sa toilette; Arlequin dit, Ave Maria, Judas dit son Pater.

Pendant ce tems là même on brûle quelquefois en cerémonie des descendants de nôtre bon père Abraham; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois traduites en mauvais Latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; si nous faisions bénir nos attellages à Ste. Geneviéve, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrette, qui ne finira jamais. L'homme

d'églife eft l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtifan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens; & chacun donne à fon voifin loyalement tous les dégouts dont il peut s'avifer. La pire efpèce de toutes, je l'avouë, eft celle des prétendus réformateurs. Ce font des malades qui font fâchés que les autres fe portent bien; ils défendent les ragouts dont ils ne mangent pas.

J'aime vôtre franchife, dit Le Menu. Laiffons paifiblement fubfifter de vieilles fotifes; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laiffons les Tartuffes crier encor quelque tems, & dès demain je vous méne à la comédie de Tartuffe.

EPITRE
SUR
L'AGRICULTURE.

QU'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printems!
Du beau lac de Mantouë il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuié des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quita le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt là cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vuë
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étenduë.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris
Prèta des agrémens au chalumeau champêtre;

Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur ſe taiſe.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quitez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.

Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire?
Me dit un petit maître amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas;
On s'oublie, on eſpère, on jouït, on déſire;
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enyvré, va tomber en langueur.

Attends; bel étourdi, que les rides de l'âge
Meuriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quité, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quiter le monde qui nous quite.

Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi!
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire!

De l'ennui! penſes-tu que retiré chez toi,

Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire.
La nature t'appelle, apprens à l'obſerver.
La France a des déſerts, oſe les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme, & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amène le bonheur.
Change en épics dorés, change en gras paturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſurtout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiement par des nœuds déſirables.
D'un canton déſolé l'habitant s'enrichit;
Turbilly dans l'Anjou t'imite & t'aplaudit.
Bertin qui dans ſon roi voit toujours ſa patrie,
Prête un bras ſecourable à ta noble induſtrie.
Trudaine ſait aſſez que le cultivateur
Des reſſorts de l'état eſt le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le ſoutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au ſabre de Bellone.
J'aime aſſez *St. Benoit*, il prétendit du moins
Que ſes enfans tondus chargés d'utiles ſoins
Méritaſſent de vivre en guidant la charuë,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je ſuis peu content du bon homme *François*,

Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuſer dans la ruë,
Et voulut que ſes fils robuſtes fainéans
Fiſſent ſerment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille, & que l'on s'évertuë;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.
C'eſt la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſurtout des beaux arts.
Il eſt des tems pour tout; & lorſqu'en mes vallées
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main ſéche les pleurs,
Sur la ſcène à Paris j'en fais verſer peut-être;
Dans Verſaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et ſans croire aprocher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre T... prétend que je l'ennuie,
La repréſaille eſt juſte; & je ſais à propos
Confondre les pervers & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'apuie;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.

J'honore

J'honore Diderot malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de Dalembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice ;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice ;
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A ſon prince attaché, ſans lui demander rien
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies ;
Sans aimer Loyola condamnant St. Médard,
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à reprimer l'égliſe ;
Il s'élève à ſon Dieu, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoutant d'argumens décriés ;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolème,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les tems fidelle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,
Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.

Vous cultivez les arts ; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encor à paraître.
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

A
DAPHNÉ,
CÉLÈBRE ACTRICE.
EPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

BElle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encor aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.
Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidelle
On eſt chéri, ſurtout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flateur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!
Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout * Paris de vôtre art idolâtre
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur;

* Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir,
Qui fait aimer ce qu'on ne ſaurait lire.
On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & penſe être aplaudi.
La toile tombe; alors le charme ceſſe.
Le ſpectateur aportait des préſens
Aſſez communs de ſifflets & d'encens:
Il fait deux lots quand il ſort de l'yvreſſe,
L'un pour l'auteur, l'autre pour ſon appui,
L'encens pour vous, & les ſifflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orcheſtre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de vôtre toilette
Du noble eſſain la cohue indiſcrette;
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux,
L'autre à Paſſi * vous propoſe une fête.

* Le traducteur a mis *Paſſi* au lieu de *Kinſington*.

Joſſe avec vous veut ſouper tête à tête;
Candale y ſoupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe;
Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit, Ah! c'eſt vous, bon jour, monſieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre piéce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis ſe retire, & ſe croit du beau monde.
Un intendant des plaiſirs dits menus,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la piéce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'amour;
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée,
Dans le ſalon, ſi le roi n'était là.

Pancrace fuit : un gros huiffier lui ferme
La porte au nez ; il refte comme un terme,
La bouche ouverte, & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour préfenté fon mémoire,
Crève à la fois d'orgueil & de dépit.
Il grate, il grate, il fe préfente, il dit,
Je fuis l'auteur. — Hélas ! mon pauvre hère,
C'eft pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de fa mifère
S'efquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf mufes bannies ;
Du tems paffé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de fa dent mercenaire,
A l'aboyeur il refte abandonné
Comme un efclave aux bêtes condamné.
Voilà fon fort : & puis cherchez à plaire.
Mais c'eft bien pis, hélas ! s'il réuffit.
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie infatiable,

Que la mort ſeule à grand' peine adoucit,
L'affreuſe envie active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par de longs ſiflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat:
Ecoutez-les: cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, & l'auteur hérétique:
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire; *
Maître Cervié dans ſa peſante hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent.
Un petit ſinge à face de Terſite,
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bon ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers,
En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage, & noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,

* Le traducteur a ſubſtitué la *Loire* à la *Tamiſe*.

Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de vôtre art idolâtre,
* Un poſſédé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toujours uniſſant les contraires,
† Nos chers Français dans leurs têtes légères
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.

O mes amis, raiſonnez, je vous prie;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

* L'auteur Anglais a ſans doute en vuë les chaires des presbitériens.

† Le traducteur tranſporte toujours la ſcène à Paris.

LES CHEVAUX ET LES ANES;

OU

ETRENNES AUX SOTS.

1. Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'eſprit, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui ſe nommait Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa lézine, & ſon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraitre, & prétendit aux prix.
C'était la courſe. Un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors ſe préſenta;

L'âne disait, mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle & nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce tems
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire,
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état, & dans toute science,
Vous avez vû plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.
L'Abbé Dubois fameux par sa vessie,
Mit sur son front très atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Ciceron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux

De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans nôtre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégouts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Chaugats *a*) ſemblent des Maſſillons!
Que de Le Dains ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vû Colaſſe.
Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.

a) Chaugat, mauvais auteur de quelques brochures.

Le lourd Cervier, *b*) pédant, craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſotiſe,
Vont ſe quarrant en princes de l'égliſe,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coſte *c*) eſt le ſeul à ſa place.

b) Crevier, mauvais auteur d'une hiſtoire Romaine, & d'une hiſtoire de l'univerſité, & beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Monteſquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Monteſquieu n'était pas chrétien. Voila un beau ſervice que cet homme rend à no-

Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on se réforme;
Que le journal de Trévoux soit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon régne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste;
Que nul Robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le raport, dans mon conseil, j'ordonne,
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouïr,
Ou m'éclairer; car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation

tre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos parait assez convenable à ce monsieur.

c) L'abbé La Coste, employé à Toulon sur les galéres du roi.

A qui pourrait, par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonester par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins Molinistes,
A leurs rivaux les rudes Jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois en bon chrétien,
Vous fesser tous : car c'est pour vôtre bien.

DES FÊTES.

1759.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, & ſainte Ragonde, ou Radegonde, était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fète de ſainte Ragonde, il falut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille; & le curé & les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane: il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit, Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer vôtre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la Sainte, mais il faut auſſi manger, & ma

famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit? dit le cultivateur. Dans Ovide, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'Ovide avez-vous lû que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de la Sainte Ragonde?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient très bien fait leurs études. Liſez la métamorphoſe des filles de Minée, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de Minée furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête? Le cas eſt bien différent, repliqua le gentilhomme; ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à Bacchus, & moi j'ai été à la meſſe de ſainte Ragonde; vous n'avez rien à me dire; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné; il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit Luthérien, & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On

On conta cette avanture à un magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de ſainte Ragonde.

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'enyvrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent que par ce culte : c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes : ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenants criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes : les champs catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de ſaint Crépin, parce que *crepido* ſignifie empeigne ; que les faiſeurs de vergettes fêtent ſainte Barbe leur patrone, que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de ſainte Claire, qu'on célèbre ſaint ... dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue, c'eſt l'excès

d'une barbarie & d'un esclavage insuportable, de consacrer ses jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il est néceſſaire,) qu'on prie Roch, Eustache & Fiacre, le matin; magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de Fiacre, d'Eustache & de Roch. C'est le travail qui est néceſſaire; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

LETTRE

De Mr. CUBSTORF, *Pasteur de Helmstad, à Mr.* KIRKERF *Pasteur de Lauvtorp.*

Du 10. *Octobre* 1760.

JE gémis comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent, nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumiére, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; & ils répondent à plusieurs de nos inventions.

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe, déployent si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en sont-elles la source; peut être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté

les esprits au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les Luthériens outragent les Calvinistes, comme les Calvinistes disent des injures aux Anglicans, les Anglicans aux Puritains, ceux-ci aux primitifs nommés Quakres, tous à l'église Romaine, & l'église Romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondements d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité & de la modestie; mais nous commençons par leur prodiguer les noms de petits esprits, de libertins, de cœurs corrompus; nous forçons leur amour propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires, qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures, *qu'il ne faut pas faire usage de*

ſa raiſon avec elles. Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embarraſſés par ces deux expoſitions contradictoires ?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'univerſelle ; mais, qu'avons-nous à répondre quand nos adverſaires prennent une mappe-monde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où nôtre ſecte eſt confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être univerſelle, ſi nous étions ſages : ne les révoltons point en leur diſant, qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus ſoulevé les ſavants ; ils ne conviendront jamais que Confucius, Pytagore, Zaleucus, Socrate, Platon, Caton, Scipion, Ciceron, Trajan, les Antonins, Epictète, & tant d'autres, n'euſſent pas de vertu : ils nous reprocheront de calomnier, par cette aſſertion odieuſe, les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Hélas ! l'anabatiſte, les mains teintes de ſang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le ſiége de Munſter, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le Calviniſte aurait-il pû le dire en aſſaſſinant le duc de Guiſe ? le papiſte en ſonnant les matines de la ſaint Barthelemi ? Poltrot, Clément, Châtel, Ravaillac, le jéſuite le Tellier

étaient très dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de la Motte le Vayer, de Gaſſendi, de Loke, de Bayle, de Deſcartes, de Midleton, & de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous ſervons jamais de ces malheureux arguments qu'on retorque ſi aiſément contre nous-mêmes. Le père Canaye diſait, *Point de raiſon*; & moi je dis, *Point de diſpute*, *point d'inſolence.*

On dit qu'autrefois nous nous ſommes laiſſés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons diſputé aux princes leur juriſdiction ; que nous avons troublé les états ; que nous avons répandu le ſang : ne tombons plus dans ces horribles excès ; convenons que l'égliſe eſt dans l'état, & non l'état dans l'égliſe. Obéiſſons aux princes comme tous les autres ſujets. Ce ſont nos ſcandales, encor plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les loix & contre les fonctions des magiſtrats dans aucun pays de la terre. Si on s'eſt élevé contre nous dans tous les tems & dans tous les lieux, à qui en eſt la faute ?

L'humilité, le ſilence & la priére doivent être nos ſeules armes.

Les ſavants ne croyent pas certaines aſſertions (ni nous non plus.) Eh bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonois, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Perſans, les Africains ne croyent pas en nous ; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu & des hommes ? Pourquoi ne diſons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais qui ne penſent pas comme nous ? Pourquoi tremblons-nous reſpectueuſement devant un ſouverain qui nous mépriſe, & déclamons-nous ſi fiérement contre un particulier ſans crédit, que nous ſoupçonnons de ne pas nous eſtimer aſſez ?

Cette rage de vouloir dominer ſur les eſprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faiſons pour nous relever ſert à nous abattre. Laiſſons en repos les puiſſants du monde, & les hommes inſtruits, afin qu'ils nous y laiſſent ; vivons en paix avec ceux que nous ne ſubjuguerons jamais, & qui peuvent nous décrier. Réprimons ſurtout la hauteur & l'emportement qui conviennent ſi mal, & qui réuſſiſſent ſi peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol ; c'est un bon homme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, & il en était à l'article de l'âne de Balaam ; un jeune garçon se mit à rire ; Mr. Durnol fut indigné ; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage : Mr. Durnol s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant, Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naiveté a fait sur moi une grande impression, & j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer & de braire.

LETTRE

De Mr. CLOCPITRE, *à Mr.* ERATOU,

Sur la queſtion, *Si les juifs ont mangé de la chair humaine, & comment il l'apprêtaient?*

MOnſieur, & cher ami; quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez moi, peu de gens liſent; il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec Mr. Paff, l'illuſtre profeſſeur de Tubinge, ſi connu dans tout l'univers, & Mr. Crokius Dubius, l'un des plus ſavants hommes de nôtre tems; Ils ne ſavaient point que les juifs euſſent mangé ſouvent de la chair humaine. Don Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des juifs. Je dis à Mr. Paff, & à Mr. Crokius, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme: Crokius me dit qu'il en doutait; & Paff m'aſſura cruement que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre trente-neuf ces paroles.

„ Je vous ferai boire le ſang des princes, & „ des animaux gras; Vous mangerez de la chair „ graſſe juſqu'à ſatieté; vous vous remplirez à „ table de la chair des chevaux & des cavaliers.

Mr. Paff dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiſeaux; Crokius Dubius, après un long examen, crut qu'elle s'adreſſait auſſi aux juifs, attendu qu'il y eſt parlé de table; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de conſidérer qu'Ezéchiel vivait du tems de Cambiſe, que Cambiſe avait dans ſon armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des chevaux & des hommes aſſez communément; que ſi cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illuſtre peuple juif. Je les fis ſouvenir que les loix de Moyſe, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les juifs tranſgreſſeurs, après leur avoir dit qu'ils ſeront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à uſure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes,

ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien, leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions.

Plusieurs réflexions dont j'appuiai mes citations, ébranlèrent Mrs. Paff & Crokius. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, & surtout des petits garçons. Juvenal vit les Egyptiens manger un homme tout crud. Il dit que les Gascons faisaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs Arabes dont l'abbé Renaudot a traduit la rélation, disent qu'ils ont vû manger des hommes sur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son tems. On sait que Candide fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite, & que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, Messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'anti-

quité par celles de l'univerſité de Tubinge ; vous ſavez que les juifs immolaient des hommes ; or on a toujours mangé des victimes immolées ; & à vôtre avis, quand Samuel coupa en petits morceaux le roi Agag, qui s'était rendu priſonnier, n'était-ce pas viſiblement pour en faire un ragoût ? A quoi bon ſans cela couper un roi en morceaux ?

Les juifs ne mangeaient point de ragouts, dit Crokius. Je conviens, répliquai-je, que leurs cuiſiniers n'étaient pas ſi bons que ceux de France, & je crois qu'il eſt impoſſible de faire bonne chère ſans lard ; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il eſt dit que Rébecca prépara des chevreaux à Iſaac, de la maniére dont ce bon homme aimait à les manger. Paff ne fut pas content de ma réponſe ; il prétendit que probablement Iſaac aimait les chevreaux à la broche, & que Rébecca les lui fit ròtir. Je lui ſoutins que ces chevreaux étaient en ragoût, & que c'était l'opinion de Don Calmet ; il me répondit que ce bénédictin ne ſavait pas ſeulement ce que c'était qu'une broche, que les bénédictins n'en connaiſſaient point, & que le ſentiment de Don Calmet eſt erroné. La diſpute s'échauffa ; nous

perdimes longtems de vuë le principal objet de la queſtion ; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'eſprit juſte.

Paff était encor tout étonné des chevaux & des cavaliers que les juifs mangeaient ; & enfin, la diſpute roula ſur la ſupériorité que doit avoir la chair humaine ſur toute autre chair.

L'homme, dit Mr. Crokius, eſt le plus parfait de tous les animaux, par conſéquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette concluſion, dit Mr. Paff; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la penſée qui diſtingue l'homme, & une bonne piéce tremblante cuite à propos ; je ſuis de plus très bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, & que nos fibres n'ont point la délicateſſe de celles des perdrix & des grianaux. C'eſt de quoi je ne conviens pas, dit Crokius ; vous n'avez mangé ni de grianaux, ni de petits garçons ; par conſéquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très embarraſſés ſur cette queſtion, lorſqu'il arriva un houzard ; qui nous certifia qu'il avait mangé d'un Coſaque pendant le ſiége de Colberg, & qu'il l'avait trouvé très co-

riace. Paff triomphait ; mais Crokius soutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général, qu'il y avait Cosaque & Cosaque, & qu'on en trouverait peut-être de très tendres.

Cependant nous sentimes quelque horreur au récit de ce houzard, & nous le trouvames un peu barbare. Vraiment, Messieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cent mille hommes ; tout le monde le trouve bon ; on mange un Cosaque, & tout le monde crie.

LETTRE D'UN QUAKRE,

A

JEAN GEORGE &c.

Cette lettre édifiante & curieuse nous ayant été communiquée, de graves personnages nous ont conseillé de l'ajouter à ce recueil.

AMI JEAN-GEORGE,

JE fuis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cent mille livres que les fermiers généraux payent tous les ans à nos frères de Penfilvanie & Mariland, pour les nez de la France.

L'ami Chaubert, honnète libraire, quai des auguftins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiffance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une Inftruction dite Paftorale, de ta façon, en trois cent huit pages, par *monfeigneur*, *Cortiat fécretaire*. Il m'offrit en

payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre. Je fus fâché de voir comme tu traites Newton & Loke, qu'un Français plus juſte que toi apelle les précepteurs du genre humain. Peux-tu être aſſez barbare pour dire, (p. 33.) qu'*on ne trouve point d'idée poſitive de Dieu dans ce ſage Loke*, auteur du Chriſtianiſme raiſonnable, & légiſlateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire Chaubert m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on apelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & que dans cette apologie tu dis, que les Anglais *recueillent le mépris des nations.* Ah! frère, cela n'eſt pas bien; nous ne ſommes pas ſi mépriſables que tu le dis, demande à nos amiraux.

De quoi t'aviſes-tu, dans une Inſtruction dite Paſtorale, adreſſée aux laboureurs, vignerons & merciers du Puy en Vélai, de dire (pag. 38.) que le ſyſtème de la gravitation eſt menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes & centrifuges avec la religion &

avec

avec les habitans du Puy en Vélai? Voi combien il eſt ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, & de vouloir faire le bel eſprit chez Chaubert quai des auguſtins, ſous prétexte d'enſeigner ton catéchiſme à tes payſans. Aprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'eſt point un ſyſtême, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raiſon directe de la maſſe, & en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, que c'eſt une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; & ſouvien-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat his locus.*

Ami Jean-George,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne ſuis pas ſurpris que tu outrages les gens de ton pays. (pag. 18.) Tu as tort de remuer les cendres de Fontenelle, & de dire que ſon *hiſtoire des oracles eſt remplie de venin.* Cette hiſtoire n'eſt point de lui, elle eſt du ſavant Vandal; Fontenelle n'a fait que l'embellir. Le ſage miniſtre Baſnage, le judicieux Du Marſai, les meilleurs journaliſtes, tous ont ſoutenu cette hiſtoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choſes avec naïveté, je vis le caroſſe d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de Chaubert; Eſt-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre où le préſident de Monteſquieu, le bienfaiteur des hommes, eſt traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle ſe fit donner ta Paſtorale. On lui avait indiqué la page (pag. 208.) Elle lut, & rendit l'ouvrage. Quel eſt l'ignorant malhonnête qui a fait cette rapſodie? dit-elle. C'eſt monſeigneur... Cortiat ſécretaire, répondit Chaubert. Ah j'entends, dit la belle dame, c'eſt cet homme dont on a brûlé une lettre. Madame, repliqua le libraire, on a brûlé bien des ouvrages qui ne s'en ſont que mieux vendus; mais il n'en eſt pas ainſi de ceux de monſeigneur... Cortiat ſécretaire. Je me tournai vers elle, & je lui dis, Belle femme, qui es-tu? Elle m'aprit qu'elle était la bru du célèbre Monteſquieu. Conſole toi, lui dis-je; quiconque inſulte tant de grands hommes eſt ſûr du mépris & de la haine du public.

Elle partit conſolée. Je continuai à te feuilleter. Tu parles (pag. 18.) d'un Perraut, d'un La-Motte, d'un Terraſſon & d'un Boindin auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à Chau-

bert qui étaient ces gens-là, & ſi Boindin a fait quelque écrit d'athéiſme, comme ton frère Simon en a fait un de déiſme. Il me dit que ce Boindin était un magiſtrat qui avait fait quelques comédies, & que ni lui, ni Terraſſon, ni La Motte, ni Perraut n'avaient jamais rien écrit ſur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, & que je dis, *Pox on the Madman*; la peſte ſoit du.... J'en demande pardon à Dieu, & je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de Boindin à Salomon, & tu affirmes (pag. 44.) que l'auteur de l'Eccléſiaſte a dit dans ſon dernier chapitre: „ Tout ce qui vient de la „ terre, tout ce qui doit y retourner, eſt vani„ té. Il n'y a d'eſtimable dans l'homme que ſon „ ame, ſortie immédiatement des mains de Dieu, „ faite pour retourner vers lui, conſiſtant toute „ entière à le craindre & à le ſervir, & atten„ dant de ſon jugement la déciſion de ſa deſ„ tinée.

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la choſe qui n'eſt pas. Ce paſſage n'eſt point dans l'Eccléſiaſte; tu peux répondre comme mylord Pierre

dans le conte du tonneau, que s'il n'y eſt pas *totidem verbis*, il y eſt *totidem litteris*; mais réponſe comique n'eſt pas raiſon valable. Quand on cite l'écriture, il faut la citer fidélement, & ne point mêler du Pompignan à Salomon.

Tu parles enſuite contre la religion naturelle. Ah! mon frère, tu blaſphèmes; ſache que la religion naturelle eſt le commencement du chriſtianiſme, & que le vrai chriſtianiſme eſt là loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimathias, ni les contradictions. Tu avoues (pag. 111.) que Dieu ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lû que ta paſtorale! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, & ſeraient ſauvés. Et tu prétends, (pag. 117.) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion ne ſoit pas damné. Hélas! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans batême, puiſque les pères de ton égliſe ont cru que les petits enfans morts ſans batême ſont la proie des flammes éternelles, puiſqu'un enfant mort né eſt

vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu paſſes de Boindin à Moïſe. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lû ! Tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de Moïſe, & tu ne l'as pas fait. Tu devais montrer pourquoi dans le décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui ſont la ſeule loi des juifs, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort ne ſont jamais énoncées. Tu devais faire ſentir que Dieu gouvernant ſon peuple immédiatement par lui-même, & le menant par des récompenſes & des punitions ſoudaines & temporelles, n'avait pas beſoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réſervait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer & étendre cette raiſon pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des juifs ceux des Indiens, des Perſans, des Egyptiens, beaucoup plus anciens, & qui annonçaient une vie à venir. Quel ſervice n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des

Egyptiens devint le Tartare & l'Ades des Grecs, & qu'enfin les juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui signifie tantôt l'enfer, tantôt la fosse; Car la langue des Hébreux était stérile & pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens & les savans téméraires qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi Osias, ceux qui l'attribuent à Samuel, ceux qui l'imputent même à Esdras, ceux qui disent que Moïse n'a pas pû prescrire des régles aux rois, puisqu'ils n'existèrent point de son tems; qu'il n'a pû donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que longtems après lui; qu'il n'a pû placer à l'orient des villes qui étaient à l'occident par raport à Moïse & à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors les juifs, comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque, ce qui était une entreprise prodigieuse dans un désert où tout manquait, où l'on n'avait ni tailleurs, ni cordonniers, ni boulangers, ni pain, & où Dieu fit un miracle de quarante ans, pour nourrir & pour vétir son peuple.

Tu ne devais pas ignorer que l'on n'écrivait alors que ſur la pierre, puiſqu'il eſt dit dans le livre de Joſué chapitre VIII. *qu'il écrivit ſur des pierres le Deutéronome.* Tu devais réſoudre mille difficultés de cette nature ; & alors ton livre eût pû être utile comme celui de notre ſavant évêque de Vorceſter ; mais il faudrait ſavoir l'Hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que Moïſe ſépara les eaux de la mer à la vuë de ſix cent mille hommes ; le moindre écolier le ſait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les juifs deſcendans de Jacob ſe trouvaient au bout de deux ſiécles au nombre de ſix cent mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de perſonnes ; comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens ; qui au raport de Diodore de Sicile, n'ont pas été, même ſous les Ptolomées, plus de trois millions d'ames, & qui ne paſſent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient compoſer ſix cent mille familles, tous les premiers nés avaient été frapés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte ſix cent mille combattans à

oppoſer aux Iſraëlites. Il falait dire pourquoi ils prirent la fuite au lieu de s'emparer de l'Egypte? pourquoi en prenant la fuite ils ſe trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de cotoyer la Méditerranée; c'eſt ce que notre fameux Tailor a merveilleuſement expliqué; mais il connaiſſait parfaitement l'Arabie & l'Egypte.

Tu nous aurais enſeigné comment en faiſant un long détour pour arriver entre Memphis & Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient pourſuivis par la cavalerie Egyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième playe; car tu dois ſavoir qu'il eſt dit, *omnia animantia*, & que dans les *animantia*, ſont compris les chevaux. Lis le chevalier Masham; il t'aprendra qu'alors les Nubiens étaient alliés des Egyptiens, & que le Pharao d'Egypte avait pû faire venir en grande diligence la cavalerie Nubienne.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les ſecrets de la magie; d'expliquer par quel art les mages de Pharaon égalèrent par leurs preſtiges les miracles de Moïſe, & comment ils changè-

rent en ſang les eaux du Nil : que Moïſe avait déja transformées en un fleuve de ſang. C'eſt ce que le docteur Stillingfleet a ſû approfondir, en rectifiant Pic de la Mirandole. Tu vois bien, encor une fois, que les Anglais ne ſont pas ſi mépriſables.

Tu aurais apris chez notre ſavant Sherloc la raiſon évidente pour laquelle Dieu fit arrêter le ſoleil dans ſa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens déja aſſommés par une pluie de pierres, & pourquoi preſque tous les grands miracles de ces tems-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes ; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux & eſclave ſi ſouvent & ſi longtems.

Il était eſſentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant Eſdras, avancent qu'aucun paſſage formel de ce Pentateuque, aucune loi particuliére, aucun rite ne ſe trouve cité expreſſément ni dans les prophètes, ni dans l'hiſtoire des rois juifs, qu'il n'y eſt jamais parlé ni du Bereſith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addébarim. Tu prends ces noms pour des mots

tirés du grimoire; ce sont les titres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois allegués en preuves, s'ils avaient été connus? C'est une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très savamment, d'après le Targum, où il est dit qu'on ne citait le Pentateuque que dans la synagogue, & que les prophètes étant inspirés ne citaient personne.

Tu dois savoir que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier; car comment Dieu aurait-il inspiré des livres inutiles? & si tous ces livres étaient nécessaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falsifiés?

L'évangile selon S. Matthieu dit au chap. 2. Jésus habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie, *Il s'appellera Nazaréen.* Il est vrai que cette parole ne se trouve dans aucun prophète; mais c'était une ancienne prophétie reçue par la tradition, & plus connue que les prophéties écrites.

On voit encor au chap. 27. *Alors s'accom-*

plit ce qu'avait prédit Jérémie; en disant, Ils ont accepté trente piéces d'argent, &c. dont il achétera le champ du potier. Cela n'est point dans Jérémie; & cette petite difficulté est encor admirablement bien éclaircie par notre docteur Young, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui semblent entiérement contradictoires. Permets que je te dise que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, & qu'il valait mieux instruire tes patriotes que de les outrager.

Tu pouvais t'aider de l'exposition admirable d'Yorik dans son sermon sur la tentation de Jésus-Christ par le diable qui le transporta sur la montagne: tu aurais vû quelle est cette montagne dont on découvre tous les royaumes du monde. Cette montagne est l'orgueil que Jésus foulait aux pieds. Fai ton profit de cette sainte allégorie d'Yorik.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce (Luc chap. 21.) que dans la génération alors vivante, on verra venir le fils de l'homme dans les nuées avec une grande puissance &

une grande majesté : tu n'avais qu'à lire l'exposition de ce digne prélat, tu aurais vû dans quel sens cette grande prophétie s'est accomplie : tu aurais vû ce sens dans son commentaire sur St. Paul, & tu aurais aprofondi ces paroles de Paul aux Thessaloniques : *Dès que l'arcange aura sonné de la trompette &c. Dieu descendra du ciel : ceux qui seront morts, en Jésus, puis nous autres qui sommes vivans, nous serons emportés avec eux dans les nuées.* Tu aurais appris que cette prophétie ne peut s'entendre de la prise de Jérusalem. Ton ouvrage alors eût été en effet une instruction. Mais tu examines si Boileau était un versificateur ou un poëte, si Perraut a pris avec raison le parti des modernes. Tu parles de l'attraction, tu tâches de décrier l'algèbre & la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu veux expliquer les mystères ; imite donc notre grand Tillotson ; tu aurais fait voir comment Jesus-Christ ayant dit, *Mon père est plus grand que moi*, cependant il est égal à lui : comment le St. Esprit étant égal au Père & au Fils, ne peut cependant engendrer, & pourquoi au lieu d'être engendré il procède ; sur quels fondemens l'église Grecque le crut tou-

jours procédant du Père ſeul, & par quelles raiſons l'égliſe Romaine le crut au dixiéme ſiécle procédant du Père & du Fils tout enſemble.

Je t'exhorte à lire notre évêque de Bangor; tu verras avec quelle ſagacité il concilie Mathieu & Luc, dont tu ne dis qu'un mot. Mathieu dit que dès que les mages conduits par une étoile nouvelle furent venus d'Orient adorer le nouveau né, Hérode fit tuer tous les petits enfans du pays, & que la Vierge s'enfuit avec le nouveau né en Egypte. Luc au contraire déclare que la Vierge & ſon fils demeurèrent dans leur pays ſix ſemaines, après quoi ils retournèrent à Nazareth. Luc ne parle ni de l'étoile, ni des mages, ni du maſſacre des innocens. Toutes ces contradictions apparentes ſont miſes dans le jour le plus lumineux par ce ſavant évêque de Bangor. C'eſt encor chez lui que tu pouvais apprendre pourquoi notre Sauveur n'expliqua aucun de ſes miſtères, & pourquoi il en réſerva l'intelligence à des tems poſtérieurs.

De bonne foi, ces queſtions ne ſont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de La Motte & de Terraſſon, & de la théorie de l'impôt?

Crois moi, lorſqu'on veut écrire des paſtorales, il ne faut être ni ſuperficiel, ni ignorant, ni méchant.

AMI JEAN-GEORGE,

Je tombe ſur un plaiſant endroit de ta paſtorale (pag. 258. & 259.) Tu prétends que la philoſophie peut auſſi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur ; tu ſais à qui ce privilège a été réſervé. Tu allégues en preuve que le comte de Shaftsburi, *l'un des héros du parti philoſophiſte*, & l'ami de Loke, entra dans des factions contre le conſeil de Charles II. ; & ſur cela tu prends Loke pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévuës, de terribles *blunders*. Celui que tu appelles le *héros du parti philoſophiſte* était le petit-fils du comte de Shaftsburi. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fût un véritable philoſophe, & paſſa ſa vie dans la retraite, loin des fripons & des fanatiques. Pauvre homme ! voilà ce que c'eſt de parler au hazard, & de ſavoir les choſes à demi. N'ès-tu pas honteux d'avoir trompé ainſi ton troupeau du Puy en Vélay ? Que dirais-tu ſi on te prenait pour ton grand-père !

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un de tes confrères qui vient rendre à Chaubert ta pastorale, que Chaubert lui avait vendue douze francs. Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête ; quel amas de phrases qui ne signifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il doit faire respecter. J'aimerais mieux encor, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère ainé. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de certaines gens ; voilà l'origine des fausses démarches, des mauvais vers, de la prose ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel esprit dans son village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de sotise qu'on ne fasse. Quand les sotises sont faites, on veut les soutenir par les calomnies ; on perd la charité comme la raison ; on tombe d'abîme en abîme, ainsi que de ridicule en ridicule ; on perd

ſon ame en ſe faiſant moquer de ſoi. Ah mon frère! que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré & modeſte comme tu dois l'être, & à te ſauver des ſiflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre!

Adieu, JEAN-GEORGE.

VIE DE MOLIERE,

Avec de petits Sommaires de ſes Piéces.

CEt ouvrage était deſtiné à être imprimé à la tête du MOLIERE, *in 4°. édition de Paris. On pria un homme très connu, de faire cette vie & ces courtes analiſes, deſtinées à être placées au devant de chaque piéce. Mr. Rouillé chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé la Serre. C'eſt de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de la Serre fut imprimé très mal à propos, puiſqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux déſiraient une nouvelle édition de cette bagatelle. Nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écraſé par la Serre.*

VIE DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620. dans une maison qui subsiste encor sous les piliers des Halles. Son père Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, & Anne Boutet sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur

état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi ; mais son génie l'appellait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bien-tôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon premier

prince de Conty, qui depuis fut le protecteur des lettres & de Molière.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* : celui-ci, connu par ses voyages aux Indes ; & l'autre, célèbre par quelques vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle son fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étaient mal à leur aise. Au-lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au hazard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode &

plus de vraisemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa phisique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les piéces de *Hardy*, de *Moncrétien*, ou de *Baltazar Baro*. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus piéce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses pre-

mières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siécle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bien-tôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de sociétés particuliéres qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au fauxbourg saint Germain & au quartier saint Paul. Cette société éclipsa bien-tôt toutes les autres; on l'appella *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645. qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs piéces, & qu'ils n'étaient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus

encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiécle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom, que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *Le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les piéces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles*; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appellait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que ſous ce nom de théâtre. Il y avait déja eu un comédien appellé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver ſon talent, & à préparer quelques piéces. Il avait fait un recueil de ſcènes Italiennes, dont il faiſait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers eſſais très informes tenaient plus du mauvais théâtre Italien où il les avait pris, que de ſon génie, qui n'avait pas eu encore l'occaſion de ſe déveloper tout entier. Le génie s'étend & ſe reſſerre par

tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole* : ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux piéces de Moliére dans ce genre ; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première piéce régulière en cinq actes qu'il composa, fut *l'Etourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1658. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complette, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue saint Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le prince de Conty, qui tenait les états de

Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avait vû au collège ; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite piéce des Précieuses faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vuë que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans ; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de Conty voulut alors faire Molière son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre Français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conty lui donna accès auprès de Monsieur frère unique du roi Louis XIV. Monsieur le pré-

ſenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui repréſentèrent la même année devant leurs majeſtés la tragédie de *Nicomède*, ſur un théâtre élevé par ordre du roi dans la ſalle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens aſſiſtèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la repréſentation de Nicomède, s'avança ſur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un diſcours, par lequel il remerciait ſa majeſté de ſon indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalouſie : il finit en demandant la permiſſion de donner une piéce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes piéces était perduë à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, & l'on joua dans l'inſtant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'uſage a toûjours continué de donner de ces piéces d'un acte, ou de trois, après les piéces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'éta-

blir à Paris ; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait sur le théâtre les mardis, les jeudis & les samedis, & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des piéces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame* tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cent vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie ; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie Gotique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouïssance de cet-

te salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encor pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de tems, il donna toutes ses piéces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Molière.

„ Il n'était ni trop gras, ni trop maigre;
„ il avait la taille plus grande que petite, le
„ port noble, la jambe belle; il marchait gra-
„ vement, avait l'air très sérieux, le nez gros,
„ la bouche grande, les lévres épaisses, le teint
„ brun, les sourcils noirs & forts, & les divers
„ mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient
„ la physionomie extrêmement comique. A l'é-
„ gard de son caractère, il était doux, com-
„ plaisant, généreux; il aimait fort à haran-

„ guer ; & quand il lisait ses piéces aux co-
„ médiens, il voulait qu'ils y amenassent leurs
„ enfans, pour tirer des conjectures de leur
„ mouvement naturel.

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faisant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très sévérement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux piéces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de Mr. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Misantrope*, les *Femmes savantes*, l'*Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux piéces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des dé-

cisions de son maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs, & leurs cabales: ils suscitèrent contre lui les dévots; on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter: ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente; somme qui, en ce tems-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi, parait assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'apellait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au diné du roi: *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière; *que vous fait-il? Sire*, répondit Molière,

nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point, & je guéris.

Il faisait de son bien un usage noble & sage: il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonsacs, les Desbarreaux, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit, & par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, & vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vint voir souvent, & disait qu'il trouvait toûjours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on apelle dans d'autres hommes, des charités. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent: c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait du Port-royal, à travailler pour le théatre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit

composer la tragédie de *Théagène & Cariclée*; & quoique cette piéce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis.*

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louïs XIV. M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très triste pour l'honneur des lettres, que Molière & Racine ayent été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talens, & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant

ſû que c'était un nommé Mondorge, qui avait été ſon camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il falait lui donner? Celui-ci répondit au hazard: *Quatre piſtoles. Donnez-lui quatre piſtoles pour moi*, lui dit Molière; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce préſent, celui d'un habit magnifique. Ce ſont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être raporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un inſtant après, le pauvre court après lui, & lui dit: *Monſieur, vous n'aviez peut-être pas deſſein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tien, mon ami*, dit Molière, *en voilà un autre*; & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle ſe nicher*! Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchiſſait ſur tout ce qui ſe préſentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ſes ſuccès & par ſes protecteurs, par ſes amis & par ſa fortune, ne le fut pas dans ſa maiſon. Il avait épouſé en 1661. une jeune fille, née de la Béjart & d'un gentilhomme nommé Modène. On diſait que Molière en était le père: le ſoin avec lequel on avait ré-

pandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva, que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; & Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théatre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en raprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière piéce qu'il composa fut *le Malade imaginaire.* Il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisiéme représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du Malade

imaginaire. On le raporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces ſœurs religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17. Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une fille, qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon archevèque de Paris, ſi connu par ſes intrigues galantes, à refuſer la ſépulture à Molière. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domeſtique & le penſionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une égliſe. Le curé de Saint Euſtache, ſa paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaiſſait dans Molière que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philoſophe, un grand homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi: ſa veuve fut obligée de jetter de l'ar-

gent par les fenêtres ; & ces miſérables, qui auraient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec reſpect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, & les injuſtices qu'il avait eſſuyées pendant ſa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à compoſer cette eſpèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Molière eſt la ſeule qui mérite d'être raportée, & la ſeule qui ne ſoit pas dans cette fauſſe & mauvaiſe hiſtoire qu'on a miſe juſqu'ici au-devant de ſes ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour ;
Mais quelle en fut la récompenſe ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiſſance.
Il leur falut un comédien
Qui mît à les polir ſa gloire & ſon étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-ſeulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle & ſes amis ; mais je ſuis obligé de dire, que ces contes adoptés par Grimareſt ſont très faux. Le

feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMS,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le théatre du petit Bourbon.

CETTE piéce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théatre Italien & Espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'avantures singulières, où l'on n'avait guères songé à peindre les mœurs. Le théatre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humi-

liante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théatre; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étoient les modèles de nos Jodelets; & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naitre. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul tems propre pour la comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes ayent l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assiduement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connaisseurs ont dit, que *l'Etourdi* devrait seulement être intitulé, *les Contre-tems.* Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son

valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement qui a trop ſouvent été l'écueil de Molière, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres pièces: cette faute eſt plus inexcuſable dans une pièce d'intrigue, que dans une comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtile de cette piéce eſt faible & négligé, & que ſur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands auteurs du ſiècle de Louis XIV, Molière, la Fontaine & Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, *l'étourdi* eut plus de ſuccès, que le *Miſantrope*, *l'Avare* & *les Femmes ſavantes* n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'*Etourdi* on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation

de Molière ne faisait pas encor d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre Français, que *le Menteur*.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris, immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une piéce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt. Et le cinquiéme acte employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la scène de la brouillerie & du raccommodement d'Eraste & de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance

la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenuës des lieux-communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

LORSQUE Molière donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vrayes beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût: il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques

& d'expreſſions bizarres, qui compoſaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encor renchéri ſur ce ridicule : les femmes qui ſe piquaient de cette eſpèce de bel-eſprit, s'appellaient *précieuſes*; ce nom, ſi décrié depuis par la piéce de Molière, était alors honorable; & Molière même dit dans ſa préface, qu'il a beaucoup de reſpect pour *les véritables Précieuſes*, & qu'il n'a voulu jouer que les fauſſes.

Cette petite piéce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de ſuite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix ſols au parterre.

Dès la première repréſentation, Ménage, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain : *Nous adorions vous & moi toutes les ſotiſes qui viennent d'être ſi bien critiquées; croyez moi, il nous faudra bruler ce que nous avons adoré.* Du moins c'eſt ce que l'on trouve dans le *Menagiana*; & il eſt aſſez vraiſemblable que Chapelain, homme alors très eſtimé, & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuſes ridicules

chez madame de Longueville, qui préſidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats ſpirituels dans leſquels on était parvenu à ne ſe point entendre.

La piéce eſt ſans intrigue & toute de caractère. Il y a très peu de défauts contre la langue, parce que lorſqu'on écrit en proſe, on eſt bien plus maître de ſon ſtile ; & parce que Molière ayant à critiquer le langage des beaux-eſprits du tems, châtia le ſien davantage. Le grand ſuccès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que *l'Etourdi & le Dépit amoureux* n'avaient pas eſſuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuſes* ; on parodia la piéce de Molière : mais toutes ces critiques & ces parodies ſont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ſait qu'à une repréſentation des Précieuſes ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce ſtile affecté, contre lequel Molière & Deſpréaux ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel ; & c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le

ſtile des Précieuſes; on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un *, en traitant ſérieuſement de nos loix, appelle un Exploit, *un compliment timbré.* L'autre †, écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur. . . Je veux vous faire peindre en Iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement.* Un troiſiéme ‡ appelle un cadran au ſoleil, *un greffier ſolaire*; une groſſe rave, *un phénomène potager.* Ce ſtile a reparu ſur le théâtre même, où Molière l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût, en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

* Toureil. † Fontenelle. ‡ La Motte.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 Mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'eſt une piéce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que Moliè-re perfectionna ſa manière d'écrire, par ſon ſéjour à Paris. Le ſtile du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup ſur celui de ſes premiéres pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſiéretés :

„ La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
„ Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a

auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait Villebrequin, eſt un des moins bien ménagés & des moins heureux de Molière. Cette piéce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé Donneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *La Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 *Février* 1661.

MOLIERE joua le rôle de Don Garcie, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de Molière furent très

mal reçus. Cette pièce, imitée de l'Espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrace, & ses ennemis triomphèrent quelque tems. Don Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE

DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières piéces déja préparés, puisqu'elles se succédèrent en peu de tems.

L'Ecole des Maris affermit pour jamais la réputation de Molière. C'est une piéce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des Maris était une copie des Adelphes de Térence : si cela était, Moliè-

re eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paſſer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé ſa piéce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des Maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'Ecole des Maris deux tuteurs, dont l'un eſt ſévère, & l'autre indulgent: voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les Adelphes; celle de l'Ecole des Maris eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la piéce de Térence, qui devrait faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paraît ſur le théâtre que pour accoucher. L'Iſabelle de Molière occupe preſque toujours la ſcène avec eſprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraiſemblance; il n'eſt point dans la nature, qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des Maris eſt le meilleur de toutes les piéces de Moliére. Il eſt vraiſemblable,

femblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; &c., ce qui vaut bien autant, il eft extrêmement comique. Le ftile de Térence eft pur, fententieux, mais un peu froid; comme Céfar, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière dans cette piéce eft plus châtié que dans les autres. L'auteur Français égale prefque la pureté de la diction de Térence, & le paffe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaifanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, repréfentée à Vaux devant le roi, au mois d'Août, & à Paris fur le théâtre du palais royal, le 4. *Novembre de la même année* 1661.

NIcolas Fouquet, dernier fur-intendant des finances, engagea Molière à compofer cette comédie pour la fameufe fète qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans fa maifon de Vaux, aujourd'hui appellée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour fe préparer. Il avait déja quel-

ques fcènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en compofa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprife & repréfentée en moins de quinze jours. Il n'eft pas vrai, comme le prétend Grimareft, auteur d'une vie de Molière, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chaffeur. Molière n'avait point encor auprès du roi un accès affez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fète, c'était Fouquet; & il falait ménager au roi le plaifir de la furprife.

Cette pièce fit au roi un plaifir extrême, quoique les ballets des intermèdes fuffent mal inventés & mal exécutés. Paul Péliffon, homme célèbre dans les lettres, compofa le prologue en vers à la louange du roi. Ce *prologue* fut très applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fète, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prifon peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fète. Trifte exemple de l'inftabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne font pas le premier ouvrage en fcènes abfolument détachées, qu'on ait vu fur notre théâtre. Les *Vifionnaires* de Defmarets

étaient dans ce goût, & avaient eu un ſuccès ſi prodigieux, que tous les beaux-eſprits du tems de Deſmarets l'appellaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'eſt tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne parait aujourd'hui inimitable que par ſon extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens oſérent la jouer en 1719, mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de Deſmarets. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaiſſaient point la nature. Ils peignaient au hazard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le giganteſque, dominaient par-tout. Molière fut le premier qui fit ſentir le vrai, & par conſéquent le beau. Cette pièce le fit connaitre plus particuliérement de la cour & du maitre; & lorſque, quelque tems après, Molière donna cette piéce à Saint Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la ſcène du chaſſeur. On prétend que ce chaſſeur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chaſſe, pria le comte de Soyecourt lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait ſe ſervir.



L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 26 Décembre 1662.

LE théâtre de Moliére, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié Italiennes, moitié Françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, piéce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très suivie & très critiquée, comme le dit la gazette de Loret :

Piéce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, & sur-tout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans l'École des femmes, qu'il est bien amené dans l'Ecole des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de Molière; on desapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait su attacher & plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'Horace au vieillard, & par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE
DE
L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le prémier Juin 1663.

C'Est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. Molière y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crême*, & quelques autres bassesses de stile qui lui étaient échapées ; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaitre dans le portrait de Lisidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite piéce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée: *Le portrait du peintre*, ou *la contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la même année.

MOLIÉRE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la piéce de Boursault. C'est une satire cruelle & outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie Grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique, de supprimer la satire de Boursault & celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement deshonorés, comme Rolet & Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

O U

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LEs fêtes que Louis XIV. donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encor par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Ile enchantée*, que Molière fit jouer la Princesse d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second, qui soient en vers: Molière, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette piéce réussit beaucoup dans une cour qui ne respiroit que la joie, &

qui au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la Princeſſe d'Elide à Paris; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens & des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère Coquette*, du célèbre Quinault; c'était preſque la ſeule bonne comédie qu'on eût vûe en France, hors les piéces de Molière, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée, ſont toujours indulgens: mais le public libre eſt toujours ſévère. Le genre ſérieux & galant n'était pas le génie de Molière; & cette eſpèce de poëme n'ayant ni le plaiſant de la comédie, ni les grandes paſſions de la tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite piéce en proſe & en un acte, repréſentée au Louvre le 24 Janvier 1664, & au théâtre du palais royal le 15 Décembre de la même année.

C'Eſt une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les piéces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques ſcènes tirées du théâtre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où Louis XIV. danſa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte & en proſe, repréſentée à Verſailles le 15 Septembre 1665, & ſur le théâtre du palais royal le 22 du même mois.

L'Amour médecin eſt un impromptu, fait pour le roi en cinq jours de tems : cependant cette petite piéce eſt d'un meilleur comique que

le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lully.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins: Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en Latin.

Si les médecins de notre tems ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siécle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN,
OU
LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 15 Février 1665.

L'Original de la comédie bizarre du *Festin de Pierre*, est de *Triso de Molina*, auteur Espagnol. Il est intitulé : *El Combidado de Piedra*, *Le Convié de Pierre.* Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra.* La troupe des comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella le Festin de Pierre. Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier ; l'on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui sont le sujet de cette piéce : une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits : soit

qu'en effet il y ait dans cette piéce quelque intérêt, ſoit que le jeu des comédiens l'embellit; ſoit plutôt que le peuple, à qui le Feſtin de Pierre plait beaucoup plus qu'aux honnêtes-gens, aime cette eſpèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le Feſtin de Pierre en vers, & il eut quelque ſuccès à ce théâtre. Molière voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des ſpectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il ſe contenta de donner en proſe ſa comédie: c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une piéce de cinq actes en proſe. On voit par-là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, & comme elle forme les différents goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puiſſe réuſſir en vers; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût ſupporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la piéce de Villiers ſur celle de Molière; & ce préjugé a duré ſi longtems, que Thomas Corneille en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit ſon Feſtin de Pierre en vers: il eut alors un grand ſuccès ſur le théâtre de la rue

Guénegaud, & c'eſt de cette ſeule manière qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la première repréſentation du Feſtin de Pierre de Molière, il y avait une ſcène entre Don Juan & un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre, à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt? *A prier Dieu*, répondait le pauvre, *pour des honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu paſſes ta vie à prier Dieu?* diſait Don Juan: *Si cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas! Mr. je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, repliquait Don Juan: *Dieu ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tien, voilà un Louïs d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette ſcène, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les eſprits faibles pouvaient faire un mauvais uſage, fut ſupprimée à la ſeconde repréſentation; & ce retranchement fut peut-être cauſe du peu de ſuccès de la piéce.

Celui qui écrit ceci, a vû la ſcène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcaſſus, ami de l'auteur.

Cette ſcène a été imprimée depuis.

LE MISANTROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 4 Juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du Misantrope a réussi chez toutes les nations longtems avant Molière, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flateurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misantrope est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misantrope hait les hommes, encor plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour atta-

cher ; en récompenſe, tous ces caractères ont une force, une vérité & une fineſſe, que jamais auteur comique n'a connuës comme lui.

Molière eſt le premier qui ait ſu tourner en ſcènes ces converſations du monde, & y mêler des portraits. Le Miſantrope en eſt plein ; c'eſt une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules, que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il eſt inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'eſprit, & de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pouſſe la vertu juſqu'au ridicule, rempli de faibleſſes pour une coquette, de remarquer la converſation & le contraſte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit ſentir ces beautés, leſquelles même, toutes grandes qu'elles ſont, ne ſeraient rien ſans le ſtile. La piéce eſt d'un bout à l'autre à peu près dans le ſtile des ſatires de Deſpréaux, & c'eſt de toutes les piéces de Molière la plus fortement écrite.

Elle eut à la première repréſentation les applaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour la multitude, & plus propre encor à être

lû,

lu, qu'à être joué. Le théâtre fut desert dès le troisiéme jour. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le Misantrope, la piéce n'attira pas un grand concours ; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette piéce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misantrope, & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gayes & amusantes, mais qu'il n'estime guères; & ce qu'il admire n'est pas toujours réjouïssant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins & plus appliqués.

Si on osait encor chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du Misantrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la piéce, dont les beautés ingénieuses & fines ne sont pas également vives & intéressantes; dans ces conversations même, qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à

la piéce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſantrope épouſe la coquette Célimène, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire, que le Miſantrope eſt une ſatire plus ſage & plus fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins auſſi bien écrite: mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtile du Miſantrope, avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de Moliére voulurent perſuader au duc de Montauſier, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que Molière jouait dans le Miſantrope. Le duc de Montauſier alla voir la piéce, & dit en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au Miſantrope de Moliére.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du palais royal, le 9 Août 1666.

MOLIÉRE ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misantrope, le rendit quelque tems après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très gaie & très bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin ; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misantrope : c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite ; on va plus à la comédie pour rire, que pour être instruit. Le Misantrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; & il falut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint Germain en Laye en 1667, & sur le théâtre du palais royal le 10 Juin de la même année.

C'EST la seule petite piéce en un acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites piéces que Molière ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE,

Représentée à Saint Germain en Laye pour le roi au ballet des muses, en Décembre 1666.

MOLIÉRE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de

ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 13 *Janvier* 1668.

EUripide & Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des piéces de Plaute qui a eu le plus de succès ; on la jouait encor à Rome cinq cent ans après lui ; &, ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Moliére a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il

a imité ſon prologue de Lucien, ne ſavent pas la différence qui eſt entre une imitation, & la reſſemblance très éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de Mercure dans Moliére, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot, que Moliére doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exemts de préjugés ſavent combien l'Amphitrion Français eſt au-deſſus de l'Amphitrion Latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de Moliére, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Neſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Soſie : *Tu viens avec des fourberies couſues.* Soſie répond : *Je viens avec des habits couſus. Tu as menti*, réplique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'eſt pas là le comique de notre théâtre. Autant Moliére paraît ſurpaſſer Plaute dans cette eſpèce de plaiſanterie que les Romains nommaient urbanité, autant parait-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa piéce. Quand il falait chez les anciens apprendre au ſpectateur quelque événement, un acteur venait ſans façon le con-

ter dans un monologue ; ainſi Amphitrion & Mercure viennent ſeuls ſur la ſcène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, (d'ailleurs à jamais reſpectable) eſt par rapport au nôtre, ce que l'enfance eſt à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition, & qui lui en eût fait davantage, ſi avec la ſcience des commentateurs, elle n'en eût pas eu l'eſprit, fit une diſſertation pour prouver que l'Amphitrion de Plaute était fort au-deſſus du moderne ; mais ayant ouï dire que Moliére voulait faire une comédie des *Femmes ſavantes*, elle ſupprima ſa diſſertation.

L'Amphitrion de Moliére réuſſit pleinement & ſans contradiction ; auſſi eſt-ce une piéce pour plaire aux plus ſimples & aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la premiére comédie que Moliére ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de verſification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant

plus mal-aiſés à faire, qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rithme très peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poéſie rebute. Corneille ne connut pas ce rithme dans ſon Agéſilas.

L'AVARE,

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal le 9. Septembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667: mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. Molière pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après: le public, qui à la longue ſe rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les aplaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir

dans ce ſtile ordinaire où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſes de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la caſſette de l'Avare & ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la ſcène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on oſe dire que Plaute n'a point aſſez profité de cette ſituation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait ſeul: l'amant de la fille ne parait que dans cette ſcène, il vient ſans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y parait point du tout.

Tout le reſte de la pièce eſt de Molière, caractères, intrigues, plaiſanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal-à-propos) aux ſpectateurs, dit: *Mon voleur n'eſt-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. (Quid eſt quod ridetis? Novi omnes, ſcio fures hic eſſe com-*

plures.) Et cet autre endroit encor, où ayant examiné les mains du valet qu'il ſoupçonne, il demande à voir la troiſième, *Oſtende tertiam.*

Mais ſi l'on veut connaitre la différence du ſtile de Plaute & du ſtile de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de ſon Avare. Plaute dit :

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obſtringit ob gulam,
Ne quid animæ forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abîmé, ſi la fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon. Il ſe met une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaiſons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi à la vérité

dans l'Avare de Molière quelques expressions grossières, comme, *Je sais l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaises plaisanteries, comme, *Je marierois, si je l'avais entrepris, le Grand-Turc & la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théatre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte Anglais nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poëte, la donna en Anglais du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce Française n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse: c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell est généralement méprisée. Mr. *Fiel-*

ding, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa piéce a eu près de trente représentations; succès très rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose, & en trois actes, représentée à Versailles le 15. *de Juillet* 1668. *& à Paris le* 9. *de Novembre* 1668.

ON ne connait, & on ne joue cette piéce que sous le nom de *George Dandin*; & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du Cocu imaginaire, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du Mari confondu. George Dandin réussit pleinement. Mais si on ne reprocha rien à la conduite & au stile, on se

ſouleva un peu contre le ſujet même de la piéce ; quelques perſonnes ſe révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à ſon amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſotiſe que fait George Dandin d'épouſer la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFFE,

Joué ſans interruption en public le 5. Février 1669.

ON ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le roi le 12. Mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV.

qui ſentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29. Novembre de la même année à Rainſy, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux ſe reveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés, (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe) crièrent contre Molière, & ſéduiſirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encor plus que ſa piéce, voulut laiſſer ces premiéres fureurs ſe calmer : il fut un an ſans donner le Tartuffe ; il le liſait ſeulement dans quelques maiſons choiſies, où la ſuperſtition ne dominait pas.

Molière ayant oppoſé la protection & le zèle de ſes amis aux cabales naiſſantes de ſes ennemis, obtint du roi une permiſſion verbale de jouer le Tartuffe. La première repréſentation en fut donc faite à Paris le 5. Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'aſſemblée était la plus nombreuſe qu'on eût jamais vuë ; il y avait des dames de la premiére diſtinction aux troiſiémes loges ; les acteurs allaient commencer,

lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la piéce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée: *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre Italien *Scaramouche hermite*, piéce très-froide si elle n'eût été licentieuse, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne.* On sait que sur cela le mot du grand Condé: *Les comédiens Italiens n'ont offensé que Dieu, mais les Français ont offensé les dévots.* Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi par écrit, de représenter le Tartuffe. Les comédiens, ses camarades, voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette piéce; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même piéce, qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer, que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire, que Molière au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit:

Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je fais comme je parle, & le ciel voit mon cœur:
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.

Presque tous les caractères de cette piéce sont originaux: il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du Tartuffe est parfait. On admire la conduite de la piéce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'Imposteur se nommait Panulphe, & ce n'était qu'à la dernière

dernière ſcène qu'on apprenait ſon véritable nom de Tartuffe, ſous lequel ſes impoſtures étaient ſuppoſées être connues du roi. A cela près, la piéce était comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, eſt à ce vers :

O ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable piéce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne auſſi long-tems que le Tartuffe au palais royal? Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge & partie, ſe croyait égal à Molière; & la préface qu'on a miſe au-devant du recueil de ce Montfleury avertit que *Monſieur de Montfleury* était un grand homme. Le ſuccès de la femme juge & partie, & de tant d'autres piéces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme

juge & partie, la critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plait assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables sotises :
Il est mauvais poëte, & bon comédien;
Il fait rire, & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il falait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord pour le roi au mois de Septembre 1669. & représentée sur le théâtre du palais royal le 15. Novembre de la même année.

CE fut à la représentation de cette comédie, que la troupe de Molière prit pour la premiére fois le titre de la troupe du roi. Pourceaugnac est une farce; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lully, qui n'avait point encor le privilège de l'opéra, fit la musique du ballet de Pourceaugnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaiſſer les grands hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévérement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais Molière leur répondait, qu'il était comédien auſſi-bien qu'auteur, qu'il falait réjouïr la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes acteurs auſſi-bien que ſa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en proſe & en cinq actes, faite & jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670. *& repréſentée à Paris le* 23. *Novembre de la même année.*

LE Bourgeois Gentilhomme eſt un des plus heureux ſujets de comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribu de l'eſpèce humaine, fait que des princes

prennent le titre de rois, que les grands ſeigneurs veulent être princes, &, comme dit la Fontaine :

Tout prince a des ambaſſadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faibleſſe eſt préciſément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, & qui puiſſe faire rire au théatre : ce ſont les extrêmes diſproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les diſcours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaiſant ; cette eſpèce de ridicule ne ſe trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs ſotiſes du même air & du même langage ; mais ce ridicule ſe montre tout entier dans un bourgeois élevé groſſiérement, & dont le naturel fait à tout moment un contraſte avec l'art dont il veut ſe parer. C'eſt ce naturel groſſier qui fait le plaiſant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'eſt jamais que dans la vie commune qu'on prend les perſonnages comiques. Le Miſantrope eſt admirable, le Bourgeois gentilhomme eſt plaiſant.

Les quatre prémiers actes de cette piéce peuvent paſſer pour une comédie ; le cinquiéme eſt une farce qui eſt réjouïſſante, mais trop peu vraiſemblable. Molière aurait pu donner moins de priſe à la critique, en ſupoſant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchait par ce divertiſſement plutôt à réjouïr qu'à faire un ouvrage régulier.

Lully fit auſſi la muſique du ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES

FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en proſe & en trois actes, repréſentée ſur le théatre du palais royal le 24. Mai 1751.

LEs Fourberies de Scapin ſont une de ces farces, que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait ſcrupule d'y inſérer deux ſcènes entières du *Pédant joué*, mauvaiſe pièce de Cirano de Bergérac. On prétend que quand

on lui reprochait ce plagiarisme, il répondait: *Ces deux scènes sont assez bonnes; cela m'apartenait de droit: il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve.*

Si Molière avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son art poëtique:

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misantrope.

On pourait répondre à ce grand critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence: que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le Misantrope, les Femmes savantes,

ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire, que *Molière peut-être de son art eût emporté le prix?* Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas?

PSICHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Thuilleries, en Janvier & durant le carnaval de l'année 1670, *& donnée au public sur le théatre du palais royal en* 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. Perrin introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louïs XIV., Cambert intendant de la musique de la reine-mère, & le marquis de Sourdiac homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu en 1669. le privilège de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures

de musique, & qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids; & que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entre-actes d'une piéce ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous aprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante: perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'Andromède & la Toison d'or. On voulut donner au roi & à la cour pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la fable le

plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé, que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première ſcène du ſecond, & la première du troiſiéme; le tems preſſait: Pierre Corneille ſe chargea du reſte de la pièce; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre; & ce génie mâle, que l'âge rendait ſec & ſévère, s'amollit pour plaire à Louïs XIV. L'auteur de Cinna fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de Pſiché à l'Amour, qui paſſe encor pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui ſoient au théâtre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de Quinault; Lully compoſa les airs. Il ne manquait à cette ſociété de grands hommes que le ſeul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théatre ſe fût réuni pour ſervir un roi, qui méritait d'être ſervi par de tels hommes.

Pſiché n'eſt pas une excellente pièce, & les derniers actes en ſont très languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut em-

bellie, & la dépenfe royale qu'on fit pour ce fpectacle, firent pardonner fes défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 11 *Mars* 1672.

CEtte comédie, qui eft mife par les connaiffeurs dans le rang du Tartuffe & du Mifantrope, attaquait un ridicule qui ne femblait propre à réjouir ni le peuple, ni la cour, à qui ce ridicule paraiffait être également étranger. Elle fut reçue d'abord affez froidement; mais les connaiffeurs rendirent bientôt à Molière les fuffrages de la ville; & un mot du roi, lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chofe de plus plaifant que celle du Mifantrope, foutint la pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Molière avait pu jetter tant de comique fur un fujet qui paraiffait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui font au fait de l'hiftoire littéraire de ce tems-là, favent que Ménage y eft joué fous le nom de *Vadius*, & que

Triſſotin eſt le fameux abbé Cottin, ſi connu par les ſatires de Deſpréaux. Ces deux hommes étaient pour leur malheur ennemis de Moliére ; ils avaient voulu perſuader au duc de Montauſier, que le Miſantrope était fait contre lui ; quelque tems après ils avaient eu chez Mademoiſelle, fille de Gaſton de France, la ſcène que Moliére a ſi bien renduë dans les Femmes ſavantes. Le malheureux Cottin écrivait également contre Ménage, contre Molière & contre Deſpréaux ; les ſatires de Deſpréaux l'avaient déja couvert de honte, mais Molière l'accabla. *Triſſotin* était appellé aux premiéres repréſentations Tricottin. L'acteur qui le repréſentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de reſſembler à l'original par la voix & par le geſte. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Triſſotin, ſacrifiés ſur le théâtre à la riſée publique, étaient de l'abbé Cottin même. S'ils avaient été bons, & ſi leur auteur avait valu quelque choſe, la critique ſanglante de Molière & celle de Deſpréaux ne lui euſſent pas ôté ſa réputation. Molière lui-même avait été joué auſſi cruellement ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins eſtimé : le vrai mérite réſiſte à la ſatire. Mais Cottin

était bien loin de pouvoir ſe ſoutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau. Les ſatires de Deſpréaux coutèrent auſſi la vie à l'abbé Caſſaigne : triſte effet d'une liberté plus dangereuſe qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inſpire le bon goût.

La meilleure ſatire qu'on puiſſe faire des mauvais poëtes, c'eſt de donner d'excellens ouvrages ; Molière & Deſpréaux n'avaient pas beſoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en proſe & en cinq actes, repréſentée devant le roi à Saint Germain, au mois de Février 1670.

LOUIS XIV. lui-même donna le ſujet de cette piéce à Molière. Il voulut qu'on repréſentat deux princes qui ſe diſputeraient une maitreſſe, en lui donnant des fètes magnifiques & galantes. Molière ſervit le roi avec précipita-

tion. Il mit dans cet ouvrage deux perſonnages qu'il n'avait point encor fait paraître ſur ſon théâtre, un aſtrologue, & un fou de cour. Le monde n'était point alors deſabuſé de l'aſtrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaiſſait moins la véritable aſtronomie. Il eſt rapporté dans Vittorio Siri, qu'on n'avait pas manqué, à la naiſſance de Louis XIV, de faire tenir un aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la reine accouchait. C'eſt dans les cours que cette ſuperſtition règne davantage, parce que c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les fous y étaient auſſi à la mode; chaque prince & chaque grand ſeigneur même avait ſon fou; & les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie, qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la ſocieté & ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui eſt repréſenté dans Molière, n'eſt point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princeſſe d'Elide; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La muſique eſt de Lully. Cette piéce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guères réuſſir que par le mérite du divertiſſement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertiſſemens des Amans magnifiques, il ſe trouve une traduction de l'ode d'Horace:

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte, & en proſe, repréſentée devant le roi à Saint Germain, en Février 1672, & à Paris ſur le théâtre du palais royal, le 8. Juillet de la même année.

C'Eſt une farce, mais toute de caractères, qui eſt une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop ſimple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'eſt beaucoup corrigé à meſure que le goût de la ſocieté, & la politeſſe aiſée qui règne en France, ſe ſont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des Intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais royal le 10 *Février* 1673.

C'EST une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poëtes comiques. Depuis lui, le théâtre Français s'est soutenu, & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui hazarder la scène où le Tartuffe presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu*; la plus exacte bienséance régne dans les piéces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encor cette tache, qu'un préjugé très injuste atta-

che

che à la profeſſion de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils repréſentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un état bien policé, qui exercent, ſous les yeux des magiſtrats, un talent très difficile & très eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour apui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le ſpectacle cependant eſt deſert quand on joue ſes comédies, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encor avec empreſſement aux tragédies de Racine lorſqu'elles ſont bien repréſentées ? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encor davantage que le portrait de nos ridicules, c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flatée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtile de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais

émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encor convenir que Molière, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'art dramatique eſt difficile.

TABLE

Des piéces contenuës dans ce volume.

TABLE.

